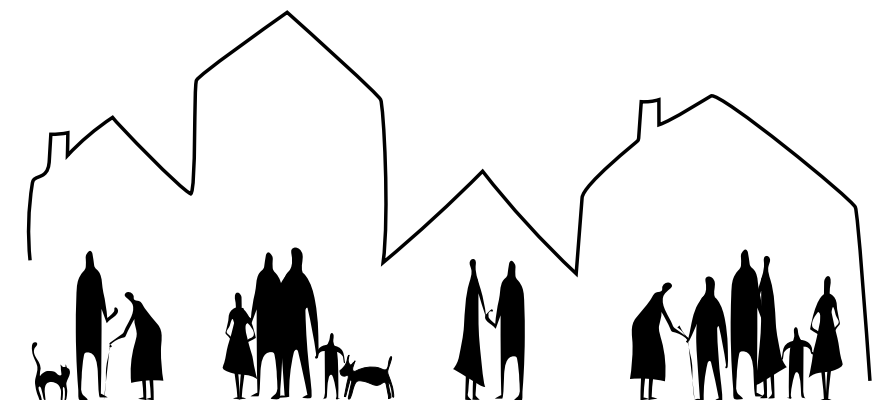


The background is a complex, abstract texture in shades of gray. It features a mix of fine, horizontal and diagonal lines, larger irregular patches, and a grainy, almost painterly quality. The overall effect is one of depth and tactile richness, resembling a close-up of a rough surface or a heavily layered material.

HABITER AUTREMENT

HABITER AUTREMENT



mémoire de recherche
en design d'espace

2018

DSAA InSitu Lab

Lucile VALCHER



J'habite comme je suis. Que je sois homme, femme, jeune, vieux ou que je sois une famille, l'endroit où je vis me représente et reflète ma réalité sociale, culturelle et économique. Mon logement, même s'il est la copie conforme de celui de mon voisin, ne peut en aucun cas être le même. Il est unique car il m'appartient. Mon habitat n'est pas seulement une enveloppe composée de murs. Il représente mon inscription dans la société. Par la personnalisation, je me l'approprie et lui donne une figure en quelque manière. Il est mon support d'expression telle la toile que pourrait composer un peintre. Je m'approprie mon chez-moi comme je l'entends, reflétant ainsi ma personnalité et mon mode de vie. C'est ce qui en fait son âme, et la prochaine personne qui viendra s'en emparer saura se réapproprier son histoire. Car l'emménagement est une prise de possession pour mettre nos propres marques et effacer les traces qu'a laissées l'ancien habitant. J'élabore ainsi un monde familier auquel je m'identifie, un monde vivant et non figé, puisqu'il vit au rythme de ma vie. Au fur et à mesure, il recueille des objets et compose des souvenirs. Il témoigne en ce sens d'un itinéraire ouvert, entre le temps vécu et celui qui reste à venir. C'est ainsi que je pose mon empreinte. Je repeins, je redécore,

j'installe mes meubles ici-et-là. Je pose un nouveau cadre. Mon cadre de vie. A travers quelques bricolages, même modestes, je donne un caractère singulier et affectif à cet habitat pour qu'il soit mien.

Et si mon habitat pouvait aller au-delà des représentations esthétiques pour enfin correspondre aux usages multiples qui m'habitent ?

Dépourvu d'enveloppe, il se compose de différents poteaux et poutres répartis à diverses hauteurs et largeurs. C'est par sa structure raisonnée que ce squelette de bois me laisse apercevoir de multiples combinaisons pour habiter...

Je suis une famille. Mon habitat est ouvert, de hauts plafonds sans limites parcourent l'espace. Des cloisons ? Il n'y en a que très peu. Celles-ci sont à mon sens des barricades contre le monde extérieur. Elles brident et emprisonnent mes gestes, mon imagination. Ici, la vie fourmille, amis, enfants, parents viennent à la maison.

Je suis un couple de retraité. Je privilégie les petites pièces intimes, les espaces bien cloisonnés et chaleureux. Ces petites cellules agencées les unes à côté des autres me donnent le sentiment d'être en sécurité. Portes et cloisons font de celles-ci des espaces clos assimilables à une armure protectrice.

Mon habitat, que je sois cette famille ou ce couple de retraité, tient compte de la vie plurielle que je mène en s'adaptant à mon style de vie. C'est après avoir monté les murs, peint les façades, ajouté les fenêtres, que mon habitat ainsi approprié n'a plus rien de similaire aux autres habitations si ce n'est par sa structure de départ. Chaque façade déploie alors le charme d'une architecture variée et hétéroclite, formant un ensemble cohérent. L'ensemble des habitations est à l'image d'une population mixte habitant au sein même de ce quartier.

S O M M A I R E





GENÈSE

R

Associer l'architecture à un contexte social, nécessite de s'aventurer dans un autre registre architectural et d'adopter une posture engagée. J'avais envie de m'essayer à cela et ce, avant même d'avoir déterminé précisément mon projet de diplôme. Intégrer le laboratoire tourné vers la citoyenneté était sans doute prévisible.

Nos villes, soumises à des transformations intensives, changent de visages, se densifient et m'apparaissent comme des machines en perpétuel mouvement. Constamment en travaux, ces mises à jour qui lui sont imposées sont principalement des édifications d'immeubles d'habitation : nous assistons à une pénurie de logements et faire vite et plus grand sont devenus les leitmotivs des métropoles. Depuis de nombreuses années j'observe ces nouvelles constructions qui se dressent une à une autour de moi dans les agglomérations que je côtoie. Celles-ci m'interrogent et piquent ma curiosité allant même jusqu'à remettre en question la perception que j'ai moi-même de la ville. Bien souvent, je trouve ces bâtiments déshumanisés, détachés de tout contexte, tant dans leur conception que dans la réception de l'œuvre finale. L'édifice, par son aspect extérieur, est fréquemment perçu - et conçu - comme un objet sculptural. Alors que celui-ci devrait à mon sens, prôner les valeurs d'une production sociale, d'espaces ajustés à l'homme en tant qu'être social.

“Pour beaucoup, habiter demain c’est aussi avant tout habiter aujourd’hui (...). Pour ceux qui participent à la création de notre environnement (architectes, urbanistes, paysagistes, designers ...) la question est évidemment au cœur de leurs préoccupations. Les propositions de réflexions se multiplient, envisageant là encore les situations les plus extrêmes pour mieux exprimer un point de vue ; se réfugiant au contraire dans la répétition de modèles rassurants, ou simplement suivant la logique du marché, le tout mis au goût d’un jour qui affirme sans complexe son caractère soudain durable, pour mieux faire oublier une réalité qui n’a jamais été aussi fragile. Aux côtés des grandes manœuvres pour nous sauver de nos errements, il est pourtant ni naïf, ni inutile de chercher l’engagement dans d’autres formes d’actions.”¹

Fiona MEADOWS

Puisque notre cadre de vie est formaté par des standards qui rassurent, je tiens à m'intéresser au logement. Il y a dans celui-ci une certaine norme qui tend vers une incapacité à tenir compte de la vie plurielle et complexe que chaque habitant mène.

Alors, comment permettre aux différences de s'exprimer plutôt que de reproduire sans cesse le même schéma d'habitation ? Comment penser une architecture pour les usagers en prenant en compte les différents usages ? Comment offrir à chaque futur habitant la possibilité de s'approprier son habitat ? En concevant l'habitat dans une logique d'anticipation des usages comme des besoins, l'habitant peut-il encore rentrer dans un processus de conception grâce à l'appropriation ? Comment réinventer le logement pour permettre cet acte afin d'offrir une place à l'habitant à la fabrication de son logement ?

1/ Fiona MEADOWS, "Comment le design peut-il contribuer à faire évoluer nos modes de vie ?", in *Biennale Internationale Design 2008*, Constance RUBIN (dir.), Cité du Design éditions, 2008.

PRÉAMBULE

	Afin de répondre à ces questionnements, ce mémoire d’accompagnement de projet montrera que pour repenser l’habitat sous d’autres formes cela implique de revoir les conjectures architecturales qui figent l’espace domestique, d’étudier notre société pour repenser l’espace comme lieu social propice à l’accueil et à la rencontre, de se libérer des contraintes qui emprisonnent nos modes de faire pour explorer d’autres possibles, en somme, de pratiquer l’architecture comme une nouvelle promenade du corps et de l’esprit.
INTRODUCTION HABITER	Pour faciliter la compréhension, ce mémoire commencera par questionner le sens d’”habiter”. Mise au point nécessaire afin d’en percevoir les contours et de nous éclairer sur la nécessité d’habiter le monde pour mieux vivre en société. Pour ce faire nous nous appuierons sur des textes de philosophes tels que Pierre Sansot, Martin Heidegger ou encore Emmanuel Lévinas.
CHAPITRE I J’HABITE	Le premier chapitre explorera plus précisément l’habitat. L’analyse de deux typologies de demeures que sont la maison et l’immeuble d’habitation, tant par leurs caractéristiques intérieures/extérieures qu’historiques, nous permettra de cerner l’évolution des différentes pratiques de l’acte d’habiter. Ce chapitre imposera donc un retour sur la période entourant l’habitat et la ville ayant eu lieu au tournant du milieu du XXe siècle.
CHAPITRE II JE COHABITE	S’en suivra l’étude de notre société actuelle. Bousculée par la rapide croissance des villes et les crises environnementales, elle soulève de nouvelles aspirations dans nos modes de vie et d’habiter.
CHAPITRE III JE PARTICIPE	Le troisième chapitre présentera la participation qui sera en mesure d’éclairer la place des habitants dans le cadre des politiques publiques et le rôle qui leur est donné par certains architectes dans la conception. Notons que le concept de participation est très populaire depuis une dizaine d’années. Or, nous verrons que la sollicitation de l’habitant n’est pas forcément en sa faveur.
CHAPITRE IV JE CONÇOIS	Pour finir le dernier chapitre cherchera à préciser ce qu’est l’usage et aura pour objectif d’aborder des pratiques au regard de l’architecture de façon à relever des potentiels à activer pour défiger l’habitat tel qu’on le conçoit aujourd’hui.
CONCLUSION VERS LE PROJET	Tout au long du mémoire, ces réflexions seront en mesure de questionner la place du designer et de l’architecte dans l’accompagnement et la construction de l’habitat afin d’éclairer mon projet de diplôme <i>Habiter autrement</i> qui s’installera à Strasbourg, dans le quartier de Koenigshoffen.

INTRODUCTION
HABITER

QU’EST-CE QU’HABITER ?

Nous habitons tous en un endroit et cet acte influe autant sur notre quotidien que sur notre condition en tant qu’humain. Pierre Sansot² écrit dans son ouvrage *Du bon usage de la lenteur* qu’“habiter, c’est d’abord avoir des habitudes à tel point que le dehors devient une enveloppe de mon être et du dedans que je suis. C’est pourquoi on peut affirmer que, d’une certaine manière, j’habite une ligne de bus, dès lors que je l’emprunte chaque jour”. Nous habitons en ce sens autant la ville, qu’un trajet quotidien, que le bistrot du coin. Le fait est qu’habiter provient d’abord de nos rituels, de nos manières ordinaires de parcourir et de fréquenter un lieu. Afin d’appuyer ce propos, j’aimerais dans un premier temps porter un regard étymologique sur ce qu’est habiter. Ce verbe nous vient du latin *habitare*, “avoir souvent”, au sens de “habitude”. Selon le dictionnaire de la langue française, il veut aussi dire “demeurer, vivre en un endroit” et l’action de “demeurer” du latin *demorari*, correspond à “séjourner”³. Le philosophe allemand Martin Heidegger rappelle aussi qu’habiter vient d’un vieux terme gothique *wunian*, où celui-ci prend le sens de : “être content, mis en paix, demeurer en paix”, en somme, être libre.

Pour poursuivre cette quête étymologique, Martin Heidegger montre qu’en allemand, *buan* (bâtir) se

rapproche de *bin* (être)⁴. Il conçoit alors toute l’existence de l’humain en termes d’habitation.

“Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c’est-à-dire : habiter”
“Bâtir est, dans son être, faire habiter. Réaliser l’être du bâtir, c’est édifier des lieux par l’assemblage de leurs espaces. C’est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir”
Martin Heidegger

L’essence de l’être humain s’exprime dans l’habitation. L’homme bâtit parce qu’il habite.

Dans *Totalité et infini, Essai sur l’extériorité*, de 1961, un autre philosophe contemporain, Emmanuel Lévinas se penche sur ce qu’est demeurer et nous montre que cet acte touche au recueillement de soi dans le monde et à l’hospitalité envers les autres.

*“Demeurer (...) est un recueillement, une venue vers soi, une retraite chez soi comme dans une terre d’asile, qui répond à une hospitalité, à une attente, à un accueil humain”*⁵
Emmanuel Lévinas

L’homme est donc chez-soi dans une société avant de l’être dans sa demeure. C’est en faisant partie d’une société qu’il peut espérer bâtir, concevoir son habitat. Il y a donc en ce sens une éthique de l’acte d’habiter où habiter passe d’abord par l’accueil de l’autre. C’est par cette hospitalité que “la maison est une maison”⁶.

2/ Pierre SANSOT (1928-2005), philosophe, sociologue et écrivain français
3/ Thierry PAQUOT, “Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire...” , *Informations sociales*, vol. 123, no. 3, 2005, pp. 48-54.
4/ Martin HEIDEGGER, “Bâtir habiter penser”, 1951, in *Essais et conférences*, traduction A. PRÉAU, Paris, Gallimard, 1958.
5/ Emmanuel LÉVINAS, *Totalité et infini, Essai sur l’extériorité*, 1961.
6/ Benoît GOETZ, “Théorie des maisons”, in *Théorie des maisons, l’habitation, la surprise*, Verdier, 2011, 204 pages, collection art et architecture. “On pourrait aller jusqu’à dire que ce n’est pas la maison qui offre l’hospitalité, mais que c’est l’hospitalité qui fait que la maison est une maison”.

CHAPITRE I
J'HABITE

“Qui veut voir comment l’âme habite son corps, regarde comment ce corps utilise son habitation quotidienne.”

Léonard DE VINCI

Habiter, c’est aussi avoir un endroit à soi. Un lieu qui nous protège et qui nous ressemble. L’habitat, quel qu’il soit, reste privé, intime. Mais il est aussi le reflet d’une société dans laquelle nous sommes ancrés. Son organisation, la gestion de ses pièces traduisent par conséquent notre manière d’être au monde, d’occuper l’espace et expriment la part que nous accordons aux activités que nous menons au quotidien. Le découpage et les fonctions de chaque espace varient au cours du temps selon les familles et les habitudes culturelles. Quel est alors l’habitat idéal ? Il en existe autant qu’il y a de personnes, chacun ayant sa propre vision de son habitat futur. L’imaginer, c’est se projeter dans un avenir et par conséquent dans son propre imaginaire.

CHAPITRE I

J'HABITE

... L'IMMEUBLE D'HABITATION

Naissance de la ville fonctionnelle
Le mythe des grands ensembles

... LA MAISON

L'aboutissement d'une vie, une recherche d'individualité
Les figures de la maison

... DONC JE SUIS

Styles de vie = un mode à habiter ?
Construire son chez-soi

... L'IMMEUBLE D'HABITATION

Tours, barres, complexes d'habitation, grands ensembles, sont autant de mots qui caractérisent l'immeuble d'habitation. Synonyme de progrès social et technique dans les années 1950, celui-ci est perçu aujourd'hui comme la figure urbaine du mal vivre : standardisation, répétition des formats, rationalisation. C'est pourquoi, j'aimerais revenir sur ce qui a conduit à la réalisation de ces "machines à habiter".

NAISSANCE DE LA VILLE
FONCTIONNELLE

Tout commence dans les années 20 : à la fin de la première guerre mondiale, la ville s’industrialise, la population augmente, les centres mutent pour accueillir de nouveaux équipements et laisser place à de nouveaux modes de vie. Dans un même temps, l’automobile se démocratise et n’est plus seulement réservée à la classe aisée, entraînant ainsi une augmentation de la circulation en ville. Ce gain de vitesse pour les habitants leur permet d’aller plus loin, plus rapidement, entraînant une croissance rapide des villes. Pour les spécialistes de l’urbain il s’agit de répondre à ces nouveaux bouleversements sociétaux face à cet “espace de circulation” qu’est devenu la ville. C’est ainsi qu’urbanistes, architectes et aménageurs sont amenés à réfléchir sur des nouvelles formes de ville. En 1933, le IV Congrès International d’Architecture Moderne s’est tenu à Athènes et avait pour thème la ville fonctionnelle. L’aboutissement a été la mise en place d’une charte présentant la planification et la construction de ces nouvelles villes. Le concept principal qui a été énoncé est celui de la nécessité d’un zonage fonctionnel au travers de la création d’espaces différenciés.

“Les clefs de l’urbanisme sont dans quatre fonctions: habiter, travailler, se récréer (dans les heures libres), circuler.”

Par la suite, ces différents concepts ont été largement repris par les architectes et urbanistes dans la reconstruction des villes européennes après la seconde guerre mondiale. Favorisés

par l’apparition de nouveaux matériaux tels que le béton armé ou encore par de nouvelles techniques comme le mur préfabriqué, les grands ensembles se mettent à pousser comme des champignons en périphérie des villes.

La ville fonctionnelle était alors pensée comme une sorte de machine à vivre où l’homme se trouvait au centre des réflexions. Mais c’était toujours dans un souci d’efficacité, à l’image de la rationalisation issue des processus d’industrialisation.

LE MYTHE
DES GRANDS ENSEMBLES

Les machines à habiter deviennent une révolution moderne pour l’époque. Que ce soit dans la culture, dans l’art ou encore dans la publicité, le grand ensemble se retrouve sur tous les fronts. Un mythe semble voir le jour. Le Ministère de la Reconstruction et de l’Urbanisme ouvre en 1945 un service photographique qui a pour but de diffuser des images aériennes de chantiers afin de valoriser les grands ensembles auprès du public. Les mots d’ordre semblent être “informer” et “convaincre”. Les images sont alors largement diffusées, dans les conférences, les expositions, les journaux. On cherche à montrer que la vie est belle ici, que l’individualité est permise au sein même d’une communauté. Le message paraît donc fort surtout après les années de conflits mondiaux. Et cela permet au culte de l’image de s’installer peu à peu dans les consciences grâce à un contrôle de l’image et à une propagande de fer. Dans l’une des scènes de l’adaptation de l’opéra *Moskva, Cheryomuski* de Dmitri Shostakovich, la tour de logement est

idéalisée et se retrouve associée à la figure du nid⁹ auquel Bachelard compare l’habitat. On y découvre Masha et Sasha, un jeune couple enchanté à l’idée d’habiter cet immeuble leur proposant tout le confort dont ils ont besoin. Certes, un confort réduit aux fonctionnalités minimum de l’”habiter” : manger, dormir, travailler, mais qui est cependant révolutionnaire pour l’époque. Puisque malgré les défauts qu’on leur trouve aujourd’hui : promiscuité, mauvaise isolation, etc, les grands ensembles proposent à la population de l’époque des logements salubres avec un confort nouveau pour la période de l’après-guerre.

Extrait de *Moskva, Cheryomuski*, lors de la découverte des logements de l’immeuble :

“M : Notre couloir !
S : Et il y a notre porte-manteau !
M : Notre chambre, Sasha !
S : Notre chambre, Masha !
M & S : Tout l’appartement est à nous, à nous ! La cuisine est à nous, aussi ! Nos fenêtres, nos portes. Je n’en crois pas mes yeux, il y a une salle de travail confortable.”

Les grands ensembles bénéficient d’une opinion très favorable à l’époque. Aujourd’hui ils représentent la figure du mal vivre, souvent comparées à des “cages à lapins”, ils sont synonymes d’entassement, d’endroits où l’on vient accumuler les habitants les uns au-dessus des autres. Ils sont aussi signe d’une jeunesse désœuvrée, délinquante, prête à exploser, renforcé par l’image que nous donne à voir les médias et le cinéma comme *La Haine* de Mathieu Kassovitz (1995) ou encore *Ma 6-T va crack-er* de Jean-François Richet (1997).



7/ Françoise CHOAY, *La terre qui meurt*, Edition Fayard, 2011, 112 pages, Essais.
8/ Le Corbusier, *La Charte d’Athènes*, Editions de Minuit, 1957.
9/ Gaston BACHELARD, *La poétique de l’espace*, 1957, Paris, Les Presses universitaires de France, 1961.

1/ Grands ensembles de Vélizy Villacoublay.
2/ Dmitri SHOSTAKOVICH, *Moskva, Cheryomuski*, 1963.

... LA MAISON

De la fin de la première guerre mondiale jusqu'à la fin des années 1970, c'est-à-dire en seulement trente ans, la France est passée d'une intervention publique forte en faveur du logement social à la promotion de l'accession privée. Ce changement de bord a favorisé la marginalisation du logement social et surtout sa stigmatisation. Mais qu'en est-il de la maison ? Que représente-t-elle aux yeux de la population ?

L'ABOUTISSEMENT D'UNE VIE, UNE RECHERCHE D'INDIVIDUALITÉ

Le rejet des grands ensembles à la fin des années 1970, aboutit à la réalisation d'habitats pavillonnaires. La réforme du financement du logement de 1977, qui encourage l'accession sociale à la propriété, marque un tournant majeur dans le rapport qu'entretiennent les hommes avec leur habitat et apparaît pour les classes moyennes comme une alternative au logement social. Depuis cette période, la plupart des habitants, voient la propriété comme une finalité, un graal¹⁰ permettant de représenter au travers de celle-ci leur stabilité et réussite sociale.

En devenant propriétaire, les familles aspirent à avoir un lieu à elles, un port d'attache dans lequel la maisonnée peut évoluer et s'épanouir mais c'est aussi assurer la continuité de l'histoire familiale. Cette relation investie d'une forte valeur symbolique représentant le patrimoine et la famille, aboutit à une France de propriétaire qui est aujourd'hui nettement majoritaire : celle-ci est de 57,9 %¹¹ en 2013, soit 10 points de plus qu'en 1973. Un de nos anciens présidents avait comme volonté durant son mandat de faire de la France "une France de 70 % de propriétaires". Pourquoi vouloir tendre vers 70 % alors que ce rêve, de plus en plus cher, nécessite pour de nombreux ménages de faire un emprunt de longue durée ? Pour les plus démunis cette situation est inenvisageable et ils se retrouvent piégés dans des logements qu'ils n'ont pas forcément choisis.

LES FIGURES DE LA MAISON

"Le mot maison est comme une pensée gelée que le penser doit dégeler, "défrigérer" pour ainsi dire, chaque fois qu'il veut trouver le sens original."

Hannah ARENDT

Le toit - Avoir un toit, être sans toit, sous le toit de, vivre sous le même toit, sont autant d'expressions qui renvoient à la figure de la maison. Sans limiter la symbolique du toit à l'acte d'habiter, il faut reconnaître que le toit à lui seul évoque la maison dans son entièreté. Sans toit, je ne peux donc habiter. Le toit est un symbole de protection qui protège la maisonnée des forces de la nature. C'est en ce sens que Bachelard décrit la demeure comme protection naturelle par comparaison au nid et à la coquille.

Les murs - Il faut élever quatre murs pour engendrer un intérieur et par conséquent un dedans pour demeurer. La fonction du mur est donc de définir un lieu clos. Par cette édification l'homme se projette afin d'investir et occuper les lieux. C'est ici, dans cet endroit cloisonné que l'habitant va pouvoir construire son "chez-soi" pour se séparer du monde extérieur et créer quelque chose qui lui est intime. Il peut s'y réfugier et habiter en lui-même pour se recueillir¹².

*"Le mur est muet, tandis que la porte parle."*¹³

Georg Simmel

Le seuil et la porte - Ouvrir ou fermer sa maison s'établit dans la gestion de limites. Pour atteindre l'habitation de nombreux filtres sont à traverser. C'est alors que s'établit un vrai parcours du combattant : sonner à l'interphone,

s'identifier, traverser le terrain, puis arriver devant la porte et sonner encore une fois pour signaler que nous sommes bien là, que nous avons franchi la cour en évitant les nains de jardin et gravi les escaliers sans avoir d'embûches. La porte de l'habitat est la dernière limite à traverser. Par sa fonction elle protège l'intériorité de la personne et représente un territoire qui n'est pas accessible lorsqu'elle est fermée. Seule la personne en possession des clefs ou celle qui est invitée peut rentrer.

Pour reprendre le titre de l'ouvrage de Gaston Bachelard, l'architecture peut se traduire par le fait qu'elle est une "Poétique de l'espace". Elle instaure une dynamique entre l'intimité et l'extériorité puisque qu'elle est en permanence "dérangée" et traversée de toutes parts. La maison devient un lieu parce qu'elle est un "chez-soi" par rapport à un "dehors". Elle est un intérieur dont les limites constituent autant de liens avec le dehors. C'est pourquoi la question du passage de l'espace extérieur à l'espace habité est fondamentale puisqu'elle donne lieu à l'être sociable à travers les gestes et relations humaines qui s'y instaurent.

Notes. Cette tendance à vouloir être propriétaire à tout prix, favorise les replis individualistes et la stigmatisation de l'immeuble d'habitation. La maison individuelle apparaît alors comme un modèle résidentiel à suivre permettant liberté et autonomie. Est-il possible de concilier cet idéal de vie que permet la maison individuelle avec le logement collectif qui répond quant à lui à une problématique d'étalement urbain ?

10/ Mona CHOLLET, "La grande expulsion. Pour habiter, il faut... de l'espace", in Chez soi, une odyssée de l'espace domestique, Ed. La découverte, Paris, 2015.

11/ Céline ARNOLD et Jocelyn BOUSSARD, Dossier : L'accès à la propriété en recul depuis la crise de 2008, Insee Références, édition 2017.

12/ Emmanuel LÉVINAS, Totalité et infini, Essai sur l'extériorité, 1961.

13/ Georg SIMMEL, Pont et porte, La tragédie de la culture : et autres essais 1909, Paris, Rivages, 1993.

... DONC JE SUIS

“Habiter, c’est d’abord investir un lieu, se l’approprier. Aux dimensions métriques d’un volume bâti, se joignent les dimensions affectives qui construisent le vécu des habitants : c’est l’usage qui qualifie l’espace, et non l’inverse.”¹⁴

Paul Virilio

L’acte d’habiter est un processus complexe par sa qualité à pouvoir se décliner de plusieurs manières. Il est propre à chaque individu. Réfléchir en termes d’habitat c’est prendre en considération les différents styles de vie que ce soit dans la manière d’organiser les relations avec les individus dans l’habitat ou de s’approprier l’espace. Car comme nous le dit Paul Virilio, c’est par l’usage que l’espace se dessine.

14/ Paul VIRILIO, *L’insécurité du territoire*, chap.9, 1976

STYLES DE VIE = UN MODE À HABITER ?

La confrontation entre le fonctionnalisme des grands ensembles et l’individualisme pavillonnaire m’amène à me questionner sur la manière dont un lieu est habitable. Le Modulor de Le Corbusier avait tenté d’établir une habitabilité standard en fonction des mesures d’un être humain “type”. Cette démarche a impliqué une standardisation des modes de vie au détriment d’une organisation spatiale personnelle permettant l’appropriation. La conception technique ne suffit pas à elle seule de rendre un lieu habitable. Il est essentiel de le concevoir comme un endroit des possibles. Ce que Charles Eames¹⁵ illustre parfaitement dans sa conception de ce qu’est une maison. Un habitat est un lieu de vie où chacun s’adonne à diverses occupations : on bricole, on festoie, on joue aux cartes, on fait la sieste, ...

Le rapport que nous entretenons avec l’espace ne s’effectue pas selon la répartition des seules fonctions : manger, dormir, travailler mais selon une distribution où les tâches, les loisirs et les significations personnelles peuvent être développées et enveloppées les unes dans les autres. Dans la fabrication de l’espace, l’habitant le fait sien seulement s’il peut lui donner un sens par des actions qui le font “vivre”. Le modèle d’accession à la propriété n’est pas seulement l’idéal d’une réussite mais il est celui qui permet une plus grande liberté en terme d’appropriation

de l’espace, soutient la journaliste et essayiste Mona Chollet : “Si les maisons sont des « moules psychologiques » (...), ce n’est pas seulement par leur salubrité, leur confort et leur esthétique, mais aussi par les configurations relationnelles qu’elles autorisent”¹⁶. Selon une étude¹⁷ de l’Agence d’urbanisme pour le développement de l’agglomération Lyonnaise effectuée en 2012, la maison offrirait trois besoins fondamentaux à l’habitat : l’appropriation de l’espace, un agencement permettant la distribution du logement en fonction des aspirations familiales et une répartition significative entre le domaine privé et public.

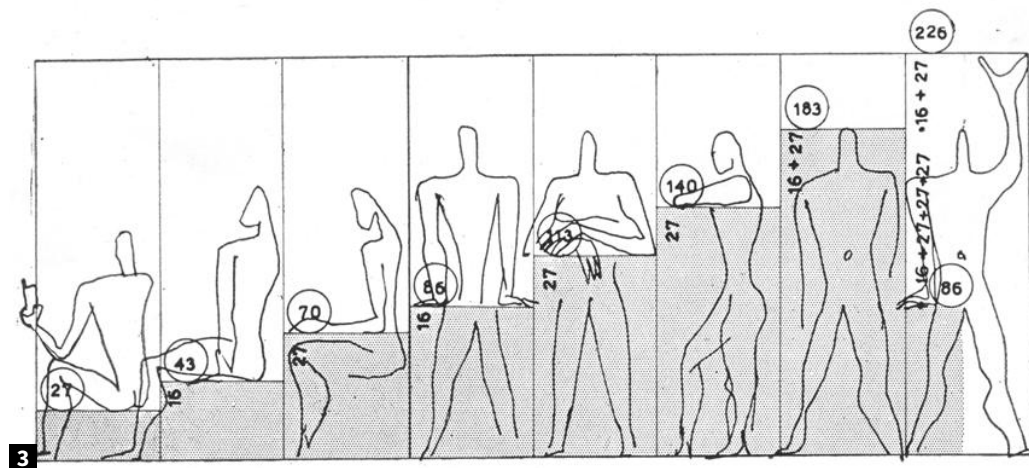
Notes. *Il n'existe pas de mode d'habiter qui soit standard, il est alors nécessaire de permettre une flexibilité du logement afin de permettre son appropriation. C'est ici, que nous pouvons questionner le rôle de l'architecte. Quel est son devoir face à l'habitat ? Si la conception du bâtiment réduit l'homme à ses besoins minimums, s'il impose une organisation de l'espace avec d'ores et déjà des fonctions, s'il interdit des pratiques par le biais d'un ensemble figé, il empêche de ce fait l'appropriation du bâti par l'habitant.*

15/ Charles EAMES (1907-1978), est un designer, architecte et cinéaste américain. Il a principalement travaillé avec son épouse, Ray Eames.
16/ Mona CHOLLET, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, Ed. La découverte, Paris, 2015.
17/ Agence d’urbanisme pour le développement de l’agglomération Lyonnaise, *Habitat et modes de vie, un état des savoirs théoriques et des pistes de réflexion appliquées*, Lyon, 2012
18 / *Ibid*
19 / Pierre SANSOT, *Du bon usage à la lenteur*, Paris, Payot, 2000.

CONSTRUIRE SON CHEZ-SOI

Au moment du choix d’un nouvel habitat se crée une sensation qui, la plupart du temps, résulte d’une alchimie entre le logement et l’individu. On parle de “coup de cœur”. Ce lien sensible, affectif avec les lieux, est issu de l’expression de la personnalité. C’est le premier pas vers l’appropriation et la construction identitaire. Cela prétend de nouveau que la standardisation du logement peut “entraver l’expression” voire “la construction de la personnalité”¹⁸. Après avoir acquis le lieu, l’appropriation de l’habitat se fait dans un premier temps par la constitution d’un monde matériel pour ensuite s’engager dans la construction de soi. C’est alors qu’on l’organise aux mieux afin de créer un environnement qui nous correspond, qui nous est propre. La demeure exprime la personnalité de la personne qui l’habite. C’est par cette appropriation qu’il devient une extension du “soi”.

Ce processus s’effectue également par une pratique rituelle de l’espace au quotidien. Parcourir un lieu de façon quotidienne c’est l’habiter¹⁹, par conséquent le “chez-soi” se construit de la même façon. On se familiarise doucement avec l’espace, on prend nos marques jusqu’au jour où nous le connaissons tellement, qu’il nous sera possible d’explorer ses moindres recoins dans l’obscurité. C’est par cette habitude de fréquenter l’espace que se dégage l’habitabilité du lieu.



3



4

3/ Le Corbusier, *Le Modulor*, 1945
4/ Charles Eames, *What is a house*, 1944

CHAPITRE II JE COHABITE

Face à une urbanisation rapide de la ville, à des tours de logements qui se construisent l'une après l'autre, la condition humaine est précipitée vers un monde en mutation, incontrôlable et incertain. Prendre en considération nos manières d'habiter qui mélangent à la fois le fait de se loger, de travailler, d'étudier, de se divertir, de se rencontrer, de communiquer, d'accueillir, d'aimer, de vieillir, etc., permettrait de repenser l'architecture face à des modes de vie en constante évolution. Établir ce diagnostic nous donne la possibilité de mieux comprendre dans quel contexte nous habitons pour ainsi mieux cohabiter en société.

CHAPITRE II

JE COHABITE

DE NOUVEAUX MODES DE VIES

Le monde du “co”
Slow, bio, écolo, vélo

HABITER COLLECTIVEMENT

Des maisons collectives
Concevoir des logements mixtes, est-ce possible ?

DE NOUVEAUX MODES DE VIES

Comprendre la société dans laquelle nous évoluons, c’est prendre en compte la flexibilité qui caractérise notre vie actuelle afin d’imaginer de nouveaux habitats. Patrick Bouchain juge que “sans prise en compte du tissu social, sans écoute, sans observation, on bâtit fermé, confiné, fini”²⁰. Alors ne construisons pas des lieux hostiles et clos et prenons dans notre ligne de compte que l’homme est chez soi dans une société avant de l’être dans sa demeure comme nous l’a démontré précédemment Emmanuel Lévinas²¹.

20/ Patrick BOUCHAIN et Édouard DOR, “La conception, un abri pour la démocratie”, in Patrick BOUCHAIN et Claire DAVID (dir.), *Construire ensemble, le Grand Ensemble*, Ed. Actes Sud, Collection L’Impensé, Arles, 2010.
21/ Emmanuel LÉVINAS, *Totalité et infini, Essai sur l’extériorité*, 1961.

LE MONDE DU “CO”

Nos modes d’habiter ne sont pas les seuls en plein bouleversement, nos modes de vies le sont aussi. Qu’ils soient relationnels, liés au travail ou aux transports, nos rythmes de vie sont devenus “co”. Du covoiturage, à la colocation, en passant par le financement collaboratif ou les corencontres, nous assistons à l’émergence d’une nouvelle ère : celle du partage, facilité par l’Internet et les réseaux sociaux. Les sites de partage en ligne fleurissent face à une demande de plus en plus forte. Ils permettent d’apporter des réponses facilement en mettant en relations des particuliers et ce à moindre coût. Ce simple petit préfixe “co” que l’on retrouve dans Co City (site de financement participatif citoyen), dans Co Start (site pour louer des espaces de cotravail) ou encore Co Parents (site de rencontre pour faire un enfant en coparentalité) appuient l’idée que la population à envie de vivre de façon plus communautaire, dans une démocratie plus horizontale en réaction à un système pyramidal. C’est alors que le rêve du collaboratif prend la place du participatif perverti par les politiques publiques (chapitre 3). On se déplace en Blablacar, on recherche des expériences insolites via des sites d’hébergement : on s’aventure dans des cabanes ou même dans le canapé d’un hôte inconnu (couchsurfing), afin de rencontrer et de vivre d’autres formes d’hospitalités.

Le monde du co serait-il une revendication du droit à l’usage contre la logique du propriétéariat ?

SLOW, BIO, ÉCOLO, VÉLO

Entre crises morales et écologiques, urbanisation et nouvelles technologies qui s’accordent avec “vitesse” et “toujours plus”, la société a le sentiment d’être dépossédée. En réponse à cette rupture d’équilibre, on assiste à l’apparition d’un contrepoison : le mouvement “slow”. Cette prise de conscience vis-à-vis de l’écologie sème doucement des fermes et potagers citadins, accueille la nature dans la ville sous forme de jardins, de façades et de toits végétalisés et développe l’agriculture biologique dans nos campagnes. On essaie de vivre plus tranquillement, on recycle les déchets, on récupère des choses ici et là, on les réemploie, on construit des bâtiments moins gourmands en énergie, on privilégie des moyens de transports plus respectueux de l’environnement tel que tram et le vélo qui ont le vent en poupe ces temps-ci. Malheureusement ils ne sont qu’un fragile remède aux transports polluants. Agriculture raisonnée, slow food, produits locaux, bio, économie sociale et solidaire, tram, vélo : ces changements de mode de consommer, de cultiver et de se déplacer affirment un nouvelle prise en considération de la planète afin de garantir l’avenir des générations futures. L’écoquartier Vauban situé à Fribourg-en-Brisgau en Allemagne en est un bon exemple. Ce quartier montre l’importance de la conception d’un habitat proche de la nature. Construit en 1996 sur une ancienne base militaire il est devenu aujourd’hui la première référence pour les écoquartiers français en termes d’innovation écologique et de langage architectural : maisons

passives et positives, traitement des eaux pluviales, valorisation des modes de transport doux, bardage en bois, balcons en bande, espaces communs extérieurs, couleurs, jardins de devant, absence de délimitation et végétalisation. Certains bâtiments d’habitations montrent même leur capacité à récupérer des matériaux afin de les réutiliser pour construire, comme ce garde-corps par exemple.



5/ Quartier Vauban, Fribourg-en-Brisgau, Allemagne, photographies personnelles, 2017
6/ et 7/ Quartier Vauban, photographies personnelles, 2016. Détail du garde-corps.

HABITER COLLECTIVEMENT

Ces aspirations au mieux vivre et au vivre autrement se retrouvent dans le logement : aujourd’hui on a envie de vivre ensemble. Mais habiter et voisiner est un savoir qu’il faut s’en cesse entretenir, comme le rappelle Evelyne Gauthier chargée de mission au CAUE de Strasbourg :

*“Les relations entre voisins, ça se cultive. Le simple fait de faire un apéro de bienvenue, on instaure déjà un premier contact positif avec le voisinage. Sinon ce premier contact, avec ce voisin, sera d’aller sonner chez lui dès le premier problème qui surviendra.”*²²

Cette impression d’habiter seul au milieu de tous et de découvrir que nous avons bel et bien un voisin en ouvrant la porte de notre appartement ou de notre maison, nous l’avons tous connue. Et pourtant nous ne l’avons jamais croisé depuis tout ce temps que nous habitons ces lieux. C’est un des effets de l’immeuble d’habitation, qui sépare les relations alors que celles-ci cohabitent sous le même toit.

22/ Evelyne GAUTHIER, chargée de mission au CAUE, lors d’un entretien le 14 mars 2018.

DES MAISONS COLLECTIVES

Alors que les pratiques de démocratie locale chez nos voisins européens sont déjà courantes, en France celles-ci tendent doucement à s’immiscer dans notre société et notamment grâce à la pression sociale et aux progressions législative comme la loi relative à la Solidarité et au Renouvellement Urbain de 2000 ou encore la loi pour l’Accès au Logement et un Urbanisme Rénové de 2014. Ces avancées apportent des solutions aux habitants qui souhaitent participer à la création de leur cadre de vie.

En 1977, Christopher Alexander²³, anthropologue et architecte anglais évoque que la famille nucléaire n’est “pas une forme sociale viable” et recommande “de larges maisonnées, composées de plusieurs ménages de divers types”. Visionnaire pour l’époque, l’auteur évoque le principe de l’habitat groupé : des logements indépendants, mais voisins, avec des espaces utilitaires partagés mettant en avant l’importance des liens sociaux. La création d’espaces communs (buanderies, espaces d’accueil, coursives...) favorise les rencontres entre habitants et permet d’économiser de l’espace. Dans son essai *Chez soi*²⁴, la journaliste et essayiste Mona Chollet explore ces nouvelles façons d’habiter et déclare qu’“en mutualisant leurs ressources, ils obtiennent une qualité de vie inatteignable individuellement”.

Pour arriver à concevoir un projet commun, un travail de formation de groupe est nécessaire en amont : les acteurs concernés doivent apprendre à se connaître. Le laboratoire URBEXlab a pu expérimenter cette situation. Plutôt que de faire des ateliers individuels

visant à questionner un projet en particulier, nous avons décidé de créer des ateliers communs. De cette façon, nous avons expérimenté nous même le principe de prise de décision et d’intelligence collective. Finalement, c’est une véritable mise en abîme de l’exercice de coconception. Cela a impliqué des temps d’échanges et de concertation certainement plus longs mais qui nous auront permis de nous affirmer en tant que groupe. De même que nos ateliers à la Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim, ont montré qu’en se connaissant au fur et à mesure des ateliers, les enfants construisaient en prenant en compte les propositions de chacun dans une optique de bien commun. Ils ont su être à l’écoute de tous les acteurs améliorant ainsi la dynamique de groupe.

Notes sur la famille nucléaire.

La réponse de l’architecte face à ces nouveaux modes de vie ne doit pas consister à réactualiser le standard du logement, comme une mise à jour pour s’adapter à de nouveaux ménages. Je pense qu’un bâtiment doit pouvoir être réutilisé pour s’adapter et évoluer aux rythmes de notre société et de celles qui restent à venir. Face à ces nouveaux schémas familiaux, on pourrait imaginer des habitats évolutifs, transformables ou convertibles qui, au cours du temps permettraient de s’adapter à l’évolution de chaque foyer, à leur spécificité : familles monoparentales, classiques, recomposées, célibataires, jeunes couples avec ou sans enfants, personnes handicapées, valides, âgées, ou encore étudiants et jeunes travailleurs. Permettre la modification pour que chaque personne puisse s’approprier son habitat, c’est prendre en compte la flexibilité et la complexité de la vie actuelle et par conséquent, sortir de la monotonie et du standard qui ne tient pas compte de ces réalités..

23/ Christopher ALEXANDER, Sarah ISHIKAWA et Murray SILVERSTEIN, *A Pattern Language. Towns, Buildings, Constructions*, Oxford University Press, Center for Environmental Structure, New York, 1977.
24/ Mona CHOLLET, *Chez soi, une odyssée de l’espace domestique*, Ed. La découverte, Paris, 2015

CONCEVOIR DES LOGEMENTS MIXTES, EST-CE POSSIBLE ?

Depuis 2015, le code de l’urbanisme a intégré au Plan Local d’Urbanisme des Secteurs de Mixité Sociale. Pour la création de logements ce sont ces zones SMS qui viennent dicter le pourcentage de logement social sur un terrain ciblé²⁵. Créer des logements mixtes, qui permettent de vivre ensemble est non seulement nécessaire mais possible grâce à la présente loi. Cette demande de concevoir ce type de logement répond à un besoin social et sociétal. Selon une étude de l’ADEUS²⁶ dans une note²⁷ publiée en juillet 2017, ces dernières années la demande sociale de vie collective et de solidarité est de plus en plus grande. Pourtant, bien que la loi impose une mixité sociale et intergénérationnelle sur le territoire, celle-ci n’est pas mise en application comme elle le devrait par ceux qui conçoivent notre environnement. Ces concepteurs, contraints de mélanger la population, “mixent” sans “mixer”, j’entends par là qu’ils créent, dans un même îlot d’habitation, des frontières entre résidents accédant et locataires sociaux. Evelyne Gauthier chargée de mission au CAUE de Strasbourg me confie par expérience que :

*“Ce n’est pas la manière dont travaillent les architectes qui pose problème mais bel est bien celle des promoteurs.”*²⁸

Cette complexité qu’elle évoque dans la profession, j’ai eu l’occasion de la rencontrer lors de mon stage professionnel. Ayant travaillé sur

divers projets de logements, j’ai pu par conséquent être en contact avec des promoteurs immobiliers. Dans un des projets que je suivais, qui abritait des logements sociaux ainsi que des logements en accession à la propriété, le bâtiment ainsi que son cœur d’îlot se devait d’être divisé en deux : les entrées pour les personnes accédantes d’un côté, et celles pour les locataires sociaux de l’autre. Le parc central était tenu lui aussi d’être séparé par une clôture. L’expression “on ne mélange pas les torchons et les serviettes” trouve ici tout son sens ! Je me demande comment permettre une mixité, une vie en communauté si d’ores et déjà dans le logement ces personnes ne cohabitent pas entre elles ? Nous l’avons vu précédemment, habiter c’est aussi vivre avec autrui. Dans ce sens habiter “la ville pour tous signifie une ville où on ne sépare pas les gens et où on peut vivre ensemble et partager”²⁹.

25/ Code de l’urbanisme, Partie législative, Livre Ier, Titre II, Chapitre III, Article L123-1-5. Le règlement fixe à “délimiter, dans les zones urbaines ou à urbaniser, des secteurs dans lesquels, en cas de réalisation d’un programme de logements, un pourcentage de ce programme est affecté à des catégories de logements qu’il définit dans le respect des objectifs de mixité sociale”
26/ Agence de développement et d’urbanisme de l’agglomération strasbourgeoise.
27/ Fabienne COMMESSIE et Stéphanie MARTIN, “Modes de vie et formes urbaines... Une adéquation construire ?”, in Anne PONS (dir.), *Les notes de l’ADEUS*, juillet 2017.
28/ Evelyne GAUTHIER, chargée de mission au CAUE, lors d’un entretien le 14 mars 2018.
29/ Marie-Hélène CAVALLINO et Thierry POZZO, “Innover par le logement mixte et solidaire”, in Frédéric LENNE (dir.), *(Re)construire la ville sur mesure*, La découverte, 2016, 152 pages, Collection Dominique Carre.



CHAPITRE III
JE PARTICIPE

La participation trouve ces temps-ci un nouvel intérêt tout comme l’écologie, le gaspillage, la pollution grandissante, le manque de cohésion sociale, la marchandisation, ... Serait-elle devenue une nouvelle lubie ? Il s’agit là, “d’intérêt social et culturel” et non pas de “romantisme” comme le rétorque l’architecte belge Lucien Kroll³⁰. Sans participation, sans entraide, les relations deviendraient plates, commerciales et narcissiques. Face à ce succès croissant de la notion de “participation”, qu’en est-il réellement ? Quelle place laisse-t-on à l’habitant dans la construction de sa ville et de son habitat ?

30/ Lucien KROLL, “P comme participation”, in Patrick BOUCHAIN et Claire DAVID (dir.), *Construire ensemble, le Grand Ensemble*, Ed. Actes Sud, Collection L’Impensé, Arles, 2010. Lucien KROLL (1927-), architecte belge, auteur de nombreux logements au Pays-Bas et notamment en France, pour lesquels il écoute, questionne et suit les habitants afin de les faire participer à la création de l’ouvrage.

CHAPITRE III

JE PARTICIPE

LA PARTICIPATION CITOYENNE DANS LES POLITIQUES PUBLIQUES

Mythe de la participation
Reconquête du droit des citoyens sur le droit à la ville

PRATIQUER L'ARCHITECTURE AUTREMENT

L'habitant e(s)t l'architecte
Auto-construction : Bousculer les modèles établis

L'HABITANT DÉPASSE LA FORME DE L'HABITAT

Penser l'usage avant la forme
Placer l'habitant au cœur du projet

LA PARTICIPATION CITOYENNE DANS LES POLITIQUES PUBLIQUES

*"La participation est un processus au travers duquel un projet est collectivement élaboré dans le but de mettre en œuvre les différents types de savoirs et d'expériences des acteurs concernés."*³¹

Jean-Bernard RACINE

La notion de participation inspire un grand nombre de textes de lois ainsi qu'une multitude d'ouvrage de littérature scientifique, et touche plus spécifiquement le champ des politiques sociales et urbaines. Au-delà des significations multiples qu'on lui donne, son usage fréquent trouve son explication dans le fait qu'elle désigne différentes façons d'instaurer un idéal démocratique mais aussi des valeurs d'égalité, en s'appuyant sur la nécessité que tous les citoyens puissent contribuer aux décisions politiques qui les concernent.

31/ Jean-Bernard RACINE, "Projet urbain, participation et concertation", TRACES n° 02, 3/02/2010.

MYTHE DE LA PARTICIPATION

En mai 1968, des étudiants français de l’atelier populaire on peint une affiche pour exprimer le mouvement contestataire des ouvriers et étudiants de l’époque. Cette illustration traduit à merveille la distance entre les propos tenus par les politiques au sujet de la participation et du “pouvoir” qu’elle offre réellement aux habitants. Aujourd’hui, notre société de plus en plus ouverte et individualiste valorise les engagements personnels et les mobilisations d’acteurs. Le succès croissant de la notion de participation accompagne cette tendance à l’implication des citoyens dans les politiques publiques. C’est pourquoi nous ne cessons d’entendre le mot participation à tout-va, terme générique, fourre-tout, employé par divers acteurs du territoire. Un terme qui, dans les politiques d’aménagement urbain, fait bonne impression, surtout lorsqu’il s’agit de l’intégrer aux cahiers des charges des projets de transformations de la ville. Les discours institutionnels, mettant en avant la participation habitante par la concertation dans les projets de renouvellement urbain, mettent en scène ce terme pour faire valoir le droit de construire. L’utilisation du mot “participation” fait alors office de caution de démocratisation de la procédure et de légitimation de l’action. Derrière cette notion prédomine une action qui est l’information. Information déguisée,

tendant non pas vers une démarche communicationnelle d’un projet de construction neuve, mais comme une procédure de mise en acceptation d’un projet longuement mené en amont, où l’habitant ne peut protester. Ces démarches devraient avoir pour but de construire des solutions partagées et d’offrir aux intéressés une meilleure compréhension des enjeux territoriaux grâce à une plus grande implication dans les processus de décision. Cependant, ces processus participatifs, censés représenter la légitimité des participants, ne sont pas forcément représentatifs des futurs habitants dans le cadre d’un projet de logements...

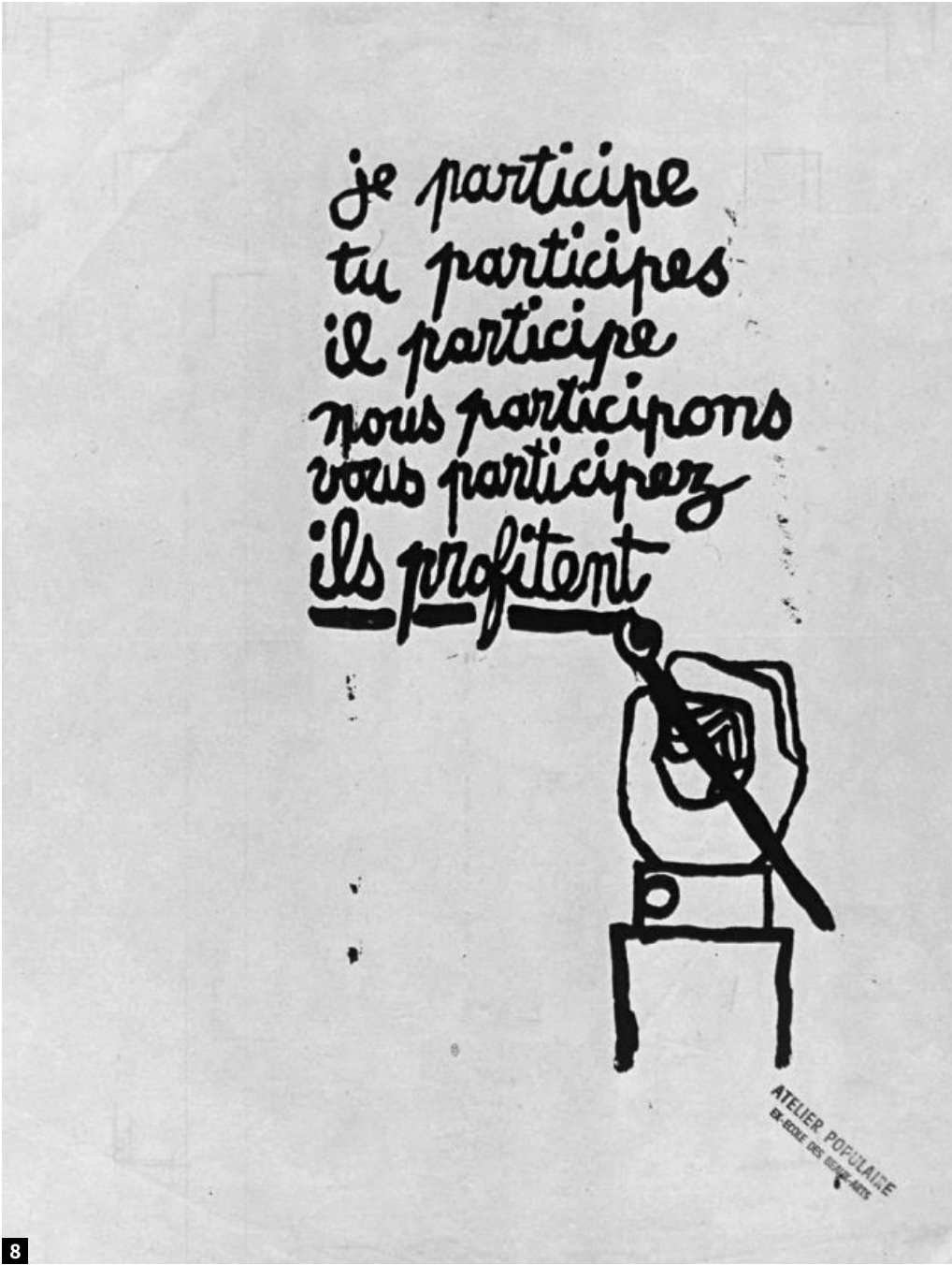
La sociologue américaine Sherry Arnstein évoque en 1969, qu’il existe différents échelons de participation³² concernant les citoyens, que l’on pourrait regrouper en trois catégories : pouvoir effectifs des citoyens, coopération symbolique et non-participation. Cette échelle est encore utilisée aujourd’hui, notamment par des sociologues afin d’analyser la manière dont les pouvoirs publics informent et/ou permettent aux citoyens de prendre part aux prises de décision. Aux Etats-Unis, Sherry Arnstein a pu repérer des processus de participation à chacun de ces huit niveaux, ce qui n’est pas le cas en France selon une étude de Jacques Donzelot et Renaud Epstein³³. Dans le cadre du Programme National de Rénovation Urbaine censées être conduit avec la participation des

habitants, celle-ci n’irait pas au-delà de la non-participation et de l’information.

RECONQUÊTE DU DROIT DES CITOYENS SUR LE DROIT À LA VILLE

La participation semble finalement trouver son public hors des cadres politiques grâce aux associations. Plus proche de la réalité du terrain, la mise en place de ces actions locales et participatives par le biais de mobilisation engagée légitimisent le statut du citoyen en l’impliquant et en valorisant son rôle participatif. Lui redonnant ainsi un réel droit d’agir sur la fabrique de sa ville, de son quartier. Selon Henri Lefebvre le droit à la ville³⁴, permettrait à l’habitant de s’accomplir en s’impliquant dans la vie urbaine du lieu. Il revendique ainsi le droit de participer à la vie sociale, culturelle et politique de la cité tout en pouvant profiter du charme des lieux. C’est aussi ce que s’emploie à faire la Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim : rendre les enfants acteurs de leur ville, en leur proposant une réflexion active sur leur citoyenneté. Grâce à la création du Conseil Municipal des Jeunes (CMJ) et du Conseil Municipal des Enfants (CME), elle offre l’opportunité aux plus jeunes d’exprimer leur voix pour leur ville. Les moments d’ateliers de l’URBEXlab à la MJC, nous ont permis d’observer la capacité des enfants à agir. Lors de l’atelier “Construis ta ville!”, nous leur avons donné des rôles à jouer afin

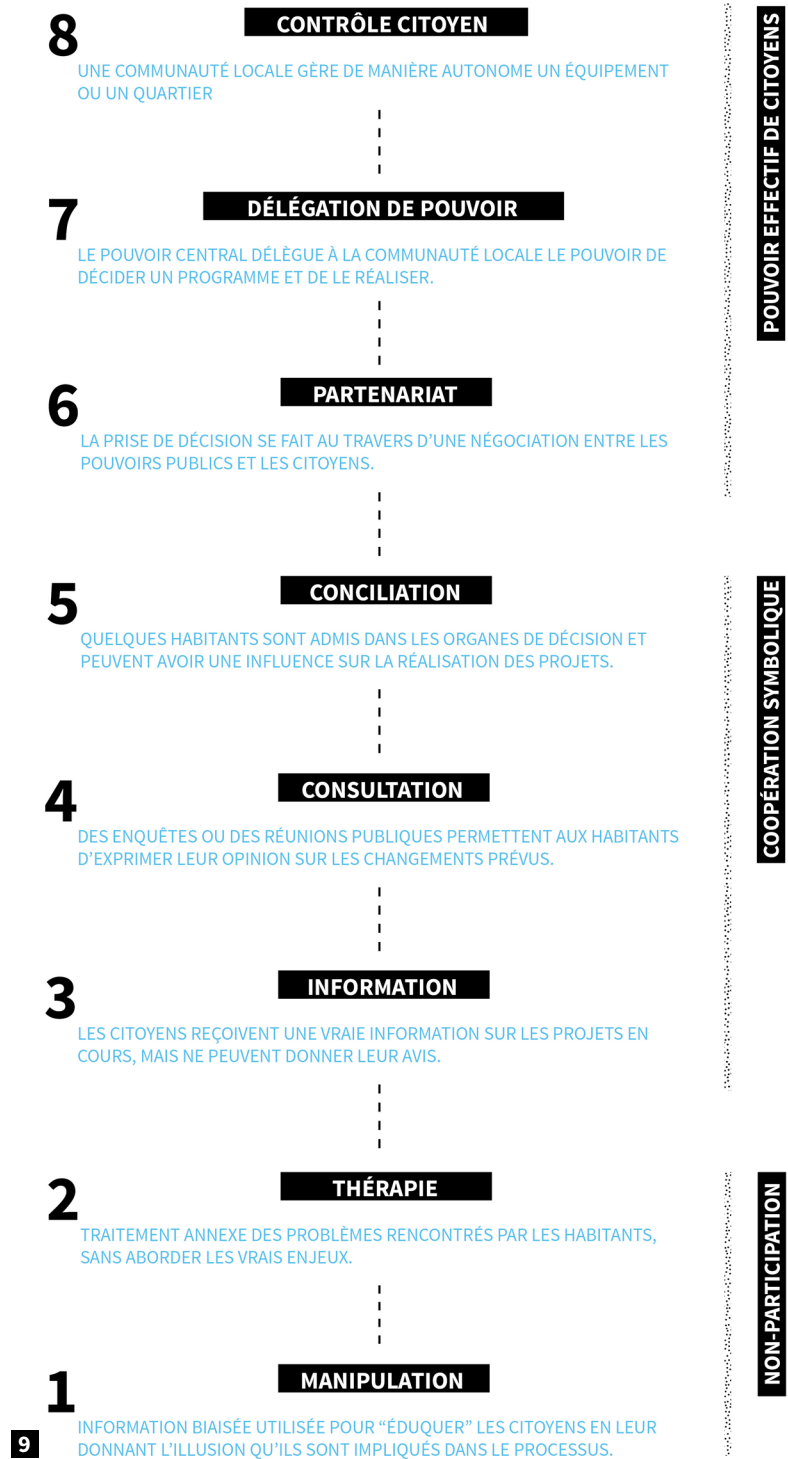
32/ Sherry ARNSTEIN, “A Ladder Of Citizen Participation”, Journal of the American Planning Association, vol 35, no. 4,1969.
33/ Jacques DONZELOT et Renaud EPSTEIN, “Démocratie et participation : l’exemple de la rénovation urbaine”, Esprit, juillet 2006, p. 5 à 34. Les deux sociologues ont enquêté dans quatre villes (Montfermeil, Reims, Nantes et Dijon) qui avaient intégré le Programme National de Rénovation Urbaine. Ils ont pu interroger les personnes en charge des opérations de démolition et de reconstruction. La description des processus mis en œuvre rend compte que la participation des habitants reste symbolique et ne parvient jamais à donner un pouvoir effectif aux populations concernées.
34/ Henri LEFEBVRE, Le droit à la ville, Paris, Anthropos, 1968.



8/ Atelier populaire, ex-école des Beaux-Arts, affiche,1968, Paris, Musée National de l’éducation, Rouen.

qu'ils construisent collectivement des structures déployables dans l'espace public. Une fois les responsabilités réparties, les enfants se sont sentis davantage concernés et ont montré une plus grande volonté à s'investir. L'appropriation par l'identification a donné lieu à l'implication et à la valorisation de l'enfant dans l'acte de construire. Les rôles ont aussi permis d'équilibrer et de distribuer les actions entre chaque participant favorisant la gestion et la cohésion d'un groupe qui devenait au fur et à mesure plus efficace et soudé. Même s'ils avaient un niveau de responsabilité différent, ils ont su être à l'écoute de tous les acteurs améliorant ainsi la dynamique de groupe.

Notes. C'est ainsi que se forme la certitude que si les habitants deviennent acteurs de la construction de leur ville, de sa gestion, ils pourront lui être attentif tout en fédérant un bien qui leur est commun. Se pose alors la question de l'aptitude à construire : savons-nous bâtir ?



9/ Sherry ARNSTEIN, échelle de participation citoyenne.

PRATIQUER L'ARCHITECTURE AUTREMENT

La pratique du métier d'architecte guidée par l'unique sens de l'esthétique et de l'objet sculptural, se traduit au travers de bâtiments hors d'échelle, déconnectés de leur contexte. Bien trop souvent, ceux-ci ne reflètent pas les habitants et leur mode de vie. Ce sont des architectures sans histoire pouvant mener à des villes sans histoire à l'image de la ville générique³⁵ décrite par Rem Koolhaas . Si l'usager a eu tendance à être mis à l'écart dans la ville qu'il habite, comment envisager de le rendre acteur de son environnement pour qu'il puisse s'appropriier pleinement des espaces dont il dispose ?

35/ Rem KOOLHAAS, La ville générique, 1994.

L'HABITANT E(S)T L'ARCHITECTE

L'architecte est défini comme la personne habilitée à concevoir une construction. Il est donc celui qui conçoit, met en forme les espaces et suit le processus de construction jusqu'à la livraison de l'ouvrage. Or, un bâtiment ne vit pas pour lui-même mais pour les personnes qui l'habitent. Il paraît donc fondamental de concevoir le projet pour les usagers qui sont réellement concernés par le projet. Car ceux-ci n'en sont pas forcément les commanditaires. Certains architectes ont imaginé des structures libres où les habitants pourraient construire eux-mêmes leur propre cadre de vie, permettant ainsi des usages et des configurations variées.

Il y a Le Corbusier, qui, en 1914, conçoit un procédé de construction industrielle innovant. Nous sommes, à cette époque, au début de la première Guerre Mondiale, et l'architecte pense déjà à l'avenir. Porté par l'idéal de l'industrialisation et des capacités de productions d'éléments standards à grande échelle, il élabore la maison *Dom-Ino*. Plutôt qu'une maison, il s'agit en fait d'un système constructif. Le dessin peut paraître banal : trois surfaces horizontales superposables, six poteaux, deux volées d'escaliers et le tout reposant sur des plots. N'ayant pas de murs porteurs, il est possible de constituer librement à chaque niveau façades et plans. Il ne reste ensuite qu'à venir s'installer à l'intérieur de ces ossatures. La composition de *Dom-Ino*,

permet de nombreuses combinaisons dans l'agencement intérieur. C'est en ce sens que cette structure peut être envisagée comme un espace à investir par l'habitant.

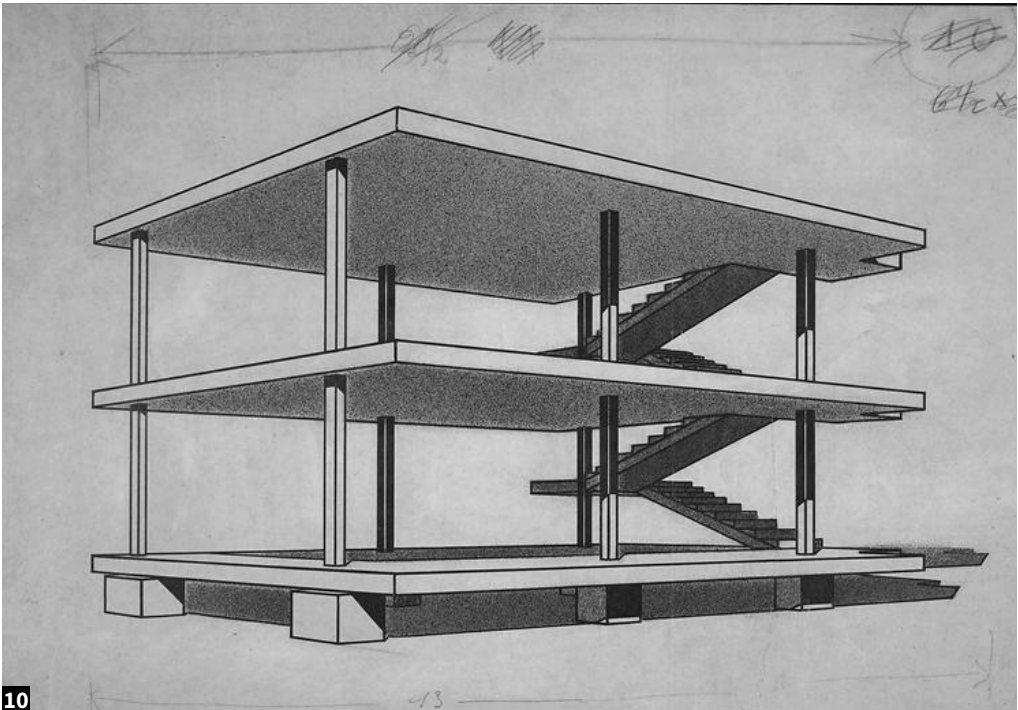
Erik Friberger concilie l'idéal de vie que représente la maison individuelle à l'immeuble d'habitation. À l'image du concept *Dom-Ino* de Le Corbusier l'architecte imagine une superposition de terrains à bâtir. Le projet qui devait être réalisé avec un bailleur social n'a pas convaincu et s'est donc construit en accession à la propriété avec un constructeur et promoteur immobilier. Le bâtiment accueille dix-huit maisons colorées toutes surmontées d'un toit à deux pans. Les plans ont été conçus par les futurs propriétaires avec l'aide de l'architecte qui s'est positionné en arrière-plan. Durant le chantier, Friberger n'est pas satisfait de la réalisation finale, le constructeur n'a pas coulé les dalles de manière assez épaisses pour permettre la végétalisation du terrain et les premiers habitants ont la plupart opté pour l'occupation maximale des parcelles.

L'AUTO-CONSTRUCTION : BOUSCULER LES MODÈLES ÉTABLIS

Le manque de maîtrises techniques et de savoirs nécessaires à l'entretien et à la réparation de nos habitats, provoque une dégradation accélérée des logements dans les cités et zones pavillonnaires comme nous le démontre Daniel Cérézuelle³⁶, dans une étude³⁷ réalisée pour l'Institut de développement durable et des relations internationales. Il souligne une crise du "savoir-habiter", qui serait une des causes du mal logement en France. Par "savoir-habiter" il entend "la capacité à la fois pratique et psychologique à utiliser et entretenir son logement, à se l'approprier, à maîtriser les diverses interactions sociales, techniques, symboliques, économiques, qui accompagnent le fait de vivre dans un logement, de l'entretenir, et pas seulement d'occuper des mètres carrés." Il souligne aussi que bien souvent les populations vivent par dépit dans ces logements, ce manque d'attachement à l'habitat entraînerait sa dégradation. Le fait de ne pas conserver en bon état son logement serait donc lié à deux facteurs : le manque de maîtrises techniques mais aussi d'appropriation.

Des démarches ont vu le jour pour accompagner les habitants dans la transmission de techniques afin qu'ils puissent s'investir de manière autonome à la construction ou à la réhabilitation de leur habitat.

36/ Daniel CÉRÉZUELLE (1948 -), philosophe et sociologue, spécialiste de l'économie non monétaire et directeur scientifique du Programme d'autoproduction et développement social (PADES).
37/ Daniel CÉRÉZUELLE, "Crise du «savoir habiter», exclusion sociale et accompagnement à l'autoréhabilitation du logement", IDEES, no. 05, 2007, entreprises et biens publics



10/ Le Corbusier, *Dom-Ino*, 1914
11/ Erik Friberger, *Däckshus*, Göteborg, Suède, 1960

En France, les Castors³⁸ avaient ouvert la voie dans le domaine de l'autoconstruction. Les ouvriers étaient encouragés à construire en s'appuyant sur l'échange et les savoirs des autres, acquérant ainsi un vrai savoir-faire. Certains aventuriers expérimenteront cette démarche populaire initiée par ce mouvement afin de renouer avec leur capacité constructrice. Le collectif Coloco l'a aussi essayé avec son objectif d'habiter les squelettes urbains dans les mégapoles du Brésil. Leur étude sur les immeubles désaffectés, se rapprochant du concept de la maison *Dom-Ino* de Le Corbusier, laisse apercevoir de nouvelles possibilités dans la conception de logements économiques. Par leur côté reproductible, adaptable et économique les squelettes peuvent être un mode de construction à adopter.

Alejandro Aravena propose lui aussi une place à l'autoconstruction avec son concept de demi-maison. Loin d'un grand geste architectural, il produit un modèle alternatif à la standardisation des logements sociaux renversant les codes établis par le milieu. Par ce projet, le studio encourage à la construction en s'appuyant sur la maîtrise et le savoir-faire des habitants pour terminer le bâtiment. De ce fait, il les associe au projet et met en avant leur rôle dans l'avenir du quartier comme étant acteurs du changement. Les espaces ouverts permettent aux familles de s'approprier comme ils le souhaitent la construction de base proposée par le studio d'architectes. Il y a néanmoins

une limite dans la construction de l'extension par les habitants mais celle-ci favorise cependant la personnalisation des logements créant ainsi une diversité et un enrichissement de l'ensemble structurel qui leur est donné.

Bâtir, et par conséquent habiter, est un élément essentiel à la condition humaine selon le philosophe Martin Heidegger³⁹ et l'étude de Daniel Cérézuelle nous le confirme :

“Après le chantier on constate une restauration de l'image de soi qui s'appuie sur la satisfaction et la fierté du travail accompli, sur l'expérience du plaisir au travail et la joie d'effectuer une activité concrète. La reprise de la confiance en soi favorise la capacité à se projeter dans l'avenir. (...) La maison fonctionnant comme une projection du moi, l'aménager ou la bâtir c'est l'occasion de «refaire son intérieur» au propre et au figuré.”⁴⁰

L'acte d'autoconstruire provoquerait de réels effets positifs que ce soit personnellement ou socialement. En construisant, l'homme se reconstruit et s'affirme en tant qu'être sociable grâce à l'entraide que demande ce projet. Expérimenter et partager par le biais de l'autoconstruction c'est aussi en quelque sorte résister à la norme que nous impose notre société.

Notes. *Le vide est une constante à prendre en compte. Alejandro Aravena par son projet Quinta Monroy invite l'habitant à construire l'autre moitié de la demi-maison grâce à un vide délimité. La contrainte structurelle associée au vide, permet de laisser une libre interprétation tout en limitant les gestes de chacun. C'est ainsi pensé que l'ouvrage de l'architecte et de l'habitant est un travail d'égal à égal. De plus, en autoconstruisant l'autre moitié de la maison, ils viennent à apporter une plus-value à l'habitation.*

38/ Mouvement d'autoconstruction coopérative né après la seconde Guerre Mondiale en France, en réaction à la crise du logement où les Habitations à Bon Marché apparaissent comme la seule alternative dans la reconstruction de la ville de l'après-guerre.
39/ Martin HEIDEGGER, "Bâtir habiter penser", 1951, in *Essais et conférences*, traduction A. PRÉAU, Paris, Gallimard, 1958.
40/ Daniel CÉRÉZUELLE, "Crise du «savoir habiter», exclusion sociale et accompagnement à l'autoréhabilitation du logement", IDEES, no. 05, 2007, entreprises et biens publics



12

12/ Coloco, *Squelettes à habiter*, date et lieu inconnus.



13



14

13/ Studio Elemental, Alejandro ARAVENA, *Quinta Monroy*, 2004, Iquique, Chili. Photographie représentant les maisons à la fin du chantier
14/ *Quinta Monroy*. Photographie représentant les maisons après appropriation par les habitants.

L'HABITANT DÉPASSE LA FORME DE L'HABITAT

“Un bâtiment est comparable à un vêtement, qui doit aller bien à celui qui le porte non seulement du point de vue de l'allure, mais aussi de la tailleés.”⁴¹

Herman HERTZBERGER

Actuellement, l'habitant, l'utilisateur d'un logement, est situé en bout de chaîne. J'entends par là qu'il reçoit un habitat imaginé, conçu et construit par d'autres dans lequel il doit vivre. Pour que l'habitant aime son habitat, son quartier, sa ville, pour qu'il s'y sente bien, il faudrait d'abord considérer cet individu dans son entièreté, comme un être aux multiples facettes pour pouvoir par la suite dessiner l'ouvrage. C'est à dire penser l'usage avant la forme. Car dans l'habitat, c'est le style de vie que mène chaque personne qui influe sur l'espace. C'est donc à l'intérieur de l'enveloppe architecturale que chacun manifeste des préférences pour la distribution des pièces, l'aménagement, le décor, le choix des objets. L'édifice doit tout de même être pris en compte, il est un “support d'identification”⁴² comme nous le rappelle Jean-Michel Léger. Il répond également aux mêmes exigences en termes de goût et d'usage que l'intérieur de l'habitat.

41/ Herman HERTZBERGER, *Leçons d'architecture*, Gollion, Infolio, collection Archigraphy, 2010
42/ Jean-Michel LÉGER, “Le monde de l'usage”, *Usage*, Ed. de La Villette, 2012.

PENSER L'USAGE AVANT LA FORME

Non seulement le futur occupant du logement ne prend aucune part à la construction, mais il n'est même pas consulté remarque Patrick Bouchain : "Lui a-t-on jamais demandé combien il espérait avoir d'enfants, si cela lui ferait plaisir que sa mère - ou sa sœur, on son frère - n'habite pas trop loin de chez lui ? Lui a-t-on jamais demandé s'il avait des meubles de famille auxquels il tenait (malgré leurs dimensions), ou même s'il avait le vertige ? Et pourtant, pendant combien d'année cet habitant va rire, pleurer, avoir peur, aimer, élever des enfants, fêter des anniversaires, réunir des amis dans cet immeuble qu'aura autorisé à construire le maire, qu'aura financé le promoteur, qu'aura imaginé l'architecte et qu'auront réalisés ingénieurs, artisans, ouvriers, sans jamais, à aucun moment, qu'on lui ait demandé son avis ?"⁴³. Selon lui, cette déconnexion entre tous les acteurs d'un projet (décideurs, constructeurs et habitants) impacte la forme même d'un bâtiment menant à des constructions répétitives et impersonnelles. L'habitant serait le seul à juger ce qui est bon pour lui. Afin de rompre avec ces schémas à habiter, certains architectes se sont penchés sur la question de l'appropriation, de l'intégration des différents styles de vie dans la conception de l'habitat. Par la programmation et l'anticipation des besoins et usages, on imagine de nouvelles manières d'habiter.

Comment faciliter les relations entre chaque voisin ? C'est la question à laquelle le studio Gang a su répondre en imaginant l'immeuble de logements *Aqua Tower*. Avec ce projet, Jeanne Gang utilise l'architecture pour capturer et réinterpréter les connexions humaines et extérieures qui se produisent plus naturellement lorsque l'on vit près du sol. La forme, par ses lignes courbes paysagères, permet une visibilité entre chaque terrasse amenant de ce fait à la création de connexion sociale. Les habitants sont ainsi invités à se saluer, à se sourire, à discuter, à s'observer, à s'aimer ? Un beau moyen de ramener avec poésie des interactions entre voisins par la programmation d'usages.

L'architecte néerlandais Herman Hertzberger⁴⁴ quant à lui, anticipe les besoins au sein de ses réalisations en utilisant régulièrement des blocs de béton perforés pour concevoir un muret, un garde-corps ou des murs intérieurs. Selon leur situation et leur position (verticale ou horizontale), les blocs laissent apercevoir différents usages. Ils deviennent un rangement dans la salle de séjour, une jardinière sur le balcon, ou de simples percements laissant traverser la lumière. Rendre l'usage "visible" permet une lecture claire des potentielles utilisations que l'habitant peut en faire.

Notes sur les matériaux.

Les matériaux, par leur texture, leur couleur, renvoient à un imaginaire. On associera le béton et l'acier aux constructions industrielles, le bois sera la représentation du chalet de montagne chaleureux ou encore celle des habitats écologiques d'aujourd'hui. Selon leur mise en œuvre, ils peuvent révéler et suggérer des caractéristiques propres à l'usage. A l'image des constructions du studio Elemental ou d'Herman Hertzberger, c'est par l'aspect "non-fini" qu'il est possible de leur donner qui m'intéresse le plus. L'utilisation de matériaux bruts présente un fort potentiel qui est celui de l'impulsion à l'appropriation. Elle invite l'habitant à s'approprier plus facilement les espaces et surfaces d'une structure que celle d'une réalisation terminée, plus rigide car figée par ses finitions soignées.

43/ Patrick BOUCHAIN et Édouard DOR, "La conception, un abri pour la démocratie", in Patrick BOUCHAIN et Claire DAVID (dir.), Construire ensemble, le Grand Ensemble, Ed. Actes Sud, Collection L'Impensé, Arles, 2010.
44/ Herman HERTZBERGER (1932 -), architecte néerlandais. Il est l'un des premiers architectes à avoir conçu des solutions architecturales permettant l'appropriation des habitants. Il nomme "structure-compétence" la réalisation faite par l'architecte et "remplissage-performance" ce qu'en fait l'utilisateur.



15/ Jeanne GANG, *Aqua Tower*, Chicago, 2010. Vue d'ensemble de la tour de logement.
16/ *Aqua Tower*. Vue des balcons
17/ Herman Hertzberger, *Haarlemmer Houttuinen*, 1985, Amsterdam

PLACER L'HABITANT AU CŒUR DU PROJET

Durant les années 70, des projets ont intégrés les habitants au processus de conception de leur logement.

La Grand'Mare de Marcel Lods et Paul Depondt et *Les Marellles* de Georges Maurios à Boussy St Antoine en sont de bons exemples. Ces deux opérations sont assez similaires dans leur conception : l'ouvrage est composé d'une structure de base destinée à être fixe mais où les cloisons et façades sont choisies par les habitants eux-mêmes. Ce qui les distingue se trouve dans leur matérialité. La Grand'Mare de Marcel Lods est conçue en acier, assemblé, sous la forme d'un plan libre tant dis que Georges Maurios reprend lui aussi l'idée de la maison *Dom-Ino* de Le Corbusier mais imagine des poteaux gaines en béton préfabriqué.

Avant de penser à la modularité intérieure et la participation de l'habitant, les architectes ont tout d'abord imaginés une structure permettant la flexibilité de l'habitat. Loin des constructions traditionnelles et des plans figés, Marcel Lods et Georges Maurios tentent d'établir une structure souple dans sa conception afin d'aboutir à de grands espaces libres.

Dans ce mouvement où l'habitant est placé en début de chaîne, les concepteurs veulent placer l'individu au cœur du projet en les faisant participer dès la conception de leur logement ou à plus long terme dans l'optique que celui-ci puisse adapter et faire évoluer

son logement en fonction de ses besoins.

*“L'architecture participative est une réponse amicale à de vrais habitants.”*⁴⁵

Lucien Kroll

Placer l'habitant au cœur du projet c'est ce que Lucien Kroll s'emploie à faire en le faisant participer à la conception architecturale. Pour lui, l'architecture est une question de relations égalitaires. Faire participer les habitants à un projet de construction permet de créer de manière authentique des habitations complexes mais surtout adaptées pour aujourd'hui et pour l'avenir. Il souligne la dimension humaine de sa démarche et l'importance de la complexité de l'univers dans lequel il s'insère, contre l'esthétisme et l'individualisme de certains architectes. Il conçoit La Mémé en 1972 avec des étudiants en médecine à Louvain. Ceux-ci ont été les maîtres d'ouvrage de cette commande privée, ce qui a permis d'élaborer un programme plus diversifié et transformable.

Face à une demande toujours plus grande des futurs habitants à participer à l'élaboration d'un projet de vie commun, le promoteur et constructeur immobilier Boulle s'est emparé de cette opportunité et propose un concept innovant (dans le domaine de la promotion immobilière), de co-conception. Emeline Grosjean, représentant le Groupe Boulle lors des rencontres de l'InSitu Lab, nous a exposé ce futur projet qui prendra place au sein de l'écoquartier de la ZAC Danube à Strasbourg. Via une plateforme numérique, les futurs propriétaires élaborent l'architecture de l'immeuble (forme, choix des matériaux,...),

configurent leur logement selon leur besoin et établissent une charte représentant les règles et valeurs de vie, commune à l'ensemble du bâtiment. Ce nouveau modèle d'habitat participatif offre une réelle alternative aux familles ne répondant pas aux critères d'attribution du logement social et ne voulant pas assurer la maîtrise d'ouvrage du projet elles-même.



18



19



20

18/ Marcel Lods, Paul Depondt, Henri Beauclair, *La Grand'Mare*, Rouen, France, 1969-1972. Photographie de la mise en place des planchers du système GEAI sur le chantier.
19/ *La Grand'Mare*. Vue aérienne, date inconnue.
20/ *La Grand'Mare*. Vue en pied d'immeuble, 2009.

45/ Lucien KROLL, “P comme participation”, in Patrick BOUCHAIN et Claire DAVID (dir.), *Construire ensemble, le Grand Ensemble*, Ed. Actes Sud, Collection L'Impensé, Arles, 2010



21/ Bernard Kohn et Georges Maurios, *Les Marelles*, Boussy-St-Antoine, France, 1971-1975
22/ Lucien Kroll, *La "Mémé"*, maison médicale des étudiants en médecine, Louvain-La-Neuve, Belgique, 1972.

ANNEXE

DES BÂTIMENTS ÉVOLUTIFS

Les bâtiments évoluent au cours du temps, et ces transformations s'effectuent depuis de nombreuses années, si on ne démolit pas on recycle. Mais qu'en est-il des ouvrages bâti qui, dès leur conception ont anticipés leur évolution ?

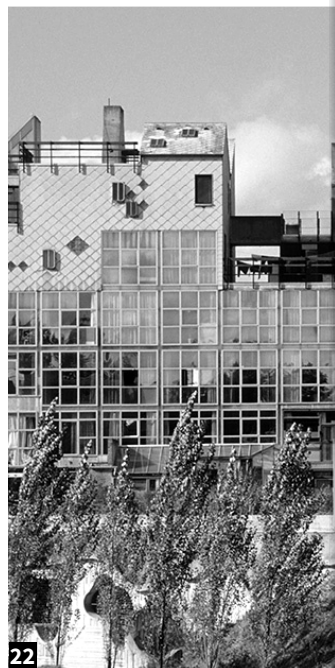
Les cinq cas qui vont être présentés sont un échantillon des nombreux projets et réalisations de constructions évolutives qui ont vus le jour depuis 1914. Ils mettent en lumière différentes approches autant sur le plan technique que social. Certains, montreront que les rapports entre l'architecte à l'initiative du projet avec les entreprises de construction ou promoteurs sont souvent complexes.

L'architecture à travers ses étapes de constructions, du début du chantier jusqu'à la phase des finitions, déroule une histoire dans le paysage urbain qui, même après réception de l'ouvrage bâti, continue de vivre et d'évoluer. C'est ce que Paul Virilio explique dans *L'Insécurité du territoire* sous le terme de "durée-étendue". Cette notion, associée au bâti renvoie aux modifications temporelles et à la multiplicité des usages qu'en font les habitants ("l'écologie du domaine bâti"⁴⁶) et plus particulièrement à ceux qui viennent à dépasser, transgresser sa fonction et sa forme principale⁴⁷. Par cette notion d'usage et de temps, l'habitat évolutif peut-être une réponse pertinente à l'adaptation et à l'évolution des habitants leur permettant une grande liberté dans la conception. Différents moyens peuvent être utilisés afin d'arriver à concevoir ce type de logement : la flexibilité et l'élasticité. Ces deux termes se distinguent par leur notion d'échelle. Le premier étant lié à l'organisation interne et l'autre à l'évolution du bâtiment.

46/ Paul VIRILIO, *L'insécurité du territoire*, chap. 9, 1976. "Mais, pour bien comprendre le champ mis en œuvre par la durée-étendue du bâtiment, il faudra encore admettre que la perception comme l'utilisation de ces lieux sont différentielles, puisqu'une multitude de personnes en usent et en useront dans des compréhensions elles-mêmes divergentes : c'est l'écologie du domaine bâti."
47/ Ibid. "Si l'on peut affirmer qu'à travers l'héritage culturel, l'habitat capitalise l'habitude, les transgressions d'usage font fonction d'analyseurs de l'institution habitat au même titre que les déviances ou les délinquances vis-à-vis des institutions sociales."

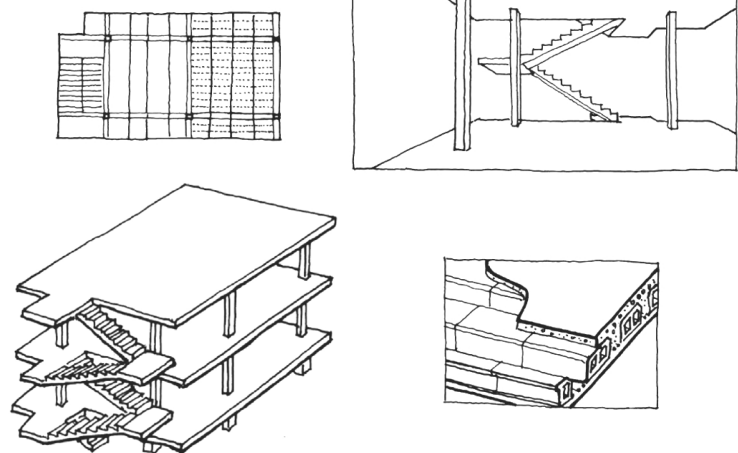


21



22

LA MAISON DOM-INO



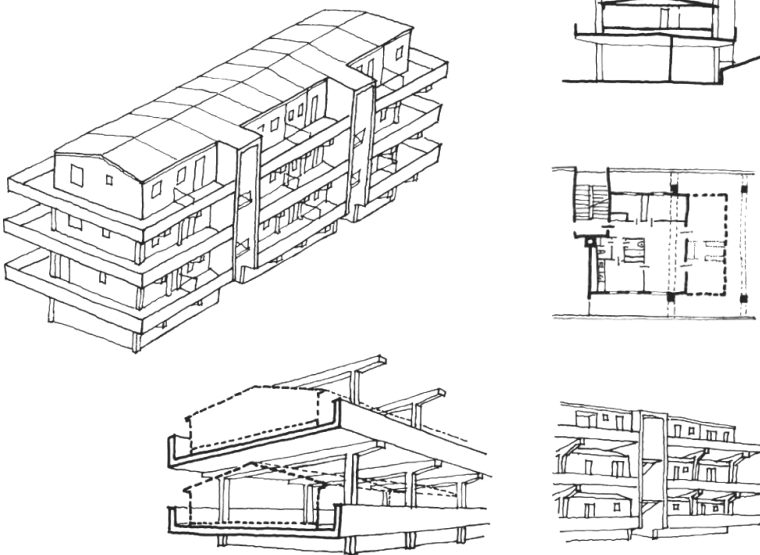
1914-1915 | Le Corbusier | projet

1914. La guerre dévaste la Flandre et Le Corbusier pense déjà à sa reconstruction : il souhaite élaborer un procédé en exploitant les qualités du béton armé. C'est donc porté par l'idéal de l'industrialisation et des capacités de productions d'éléments standards à grande échelle, qu'il élabore la maison *Dom-ino*.

Plutôt qu'une maison, il s'agit en fait d'un système constructif. Son dessin représente une structure composée de trois surfaces horizontales superposées les unes au dessus des autres, de six poteaux et d'un escalier. Le premier plancher reposant sur des plots permet de se dispenser de fondations. L'ossature ainsi dessinée est auto-portante et permet de constituer librement à chaque niveau façades et plans. Il ne reste ensuite qu'à venir s'installer à l'intérieur de ces ossatures. La composition de *Dom-ino*, permet de nombreuses combinaisons dans l'agencement intérieur. C'est en ce sens que cette structure peut être envisagée comme un espace à investir par l'habitant.

Par manque d'investisseurs la création de Le Corbusier restera à l'état de projet.

DÄCKSHUS



1960 | Erik Friberger | quartier de Kallebäck, Göteborg, Suède

Erik Friberger concilie l'idéal de vie que représente la maison individuelle à l'immeuble d'habitation. À l'image du concept *Dom-ino* de Le Corbusier l'architecte imagine une superposition de terrains à bâtir. Le projet qui devait être réalisé avec un bailleur social n'a pas convaincu et s'est donc construit en accession à la propriété avec un constructeur et promoteur immobilier.

Le bâtiment accueille dix-huit maisons colorées toutes surmontées d'un toit à deux pans. On trouve les entrées du côté de la rue, laissant la possibilité au côté jardin de s'ouvrir sur le terrain de la copropriété. Ancrées sur dalles, les habitations sont conçues avec des éléments préfabriqués. Les plans ont été conçus par les futurs propriétaires avec l'aide de l'architecte qui s'est positionné en arrière-plan. Ils ont été soumis à quelques obligations notamment à propos de l'implantation de la salle de bain et de la cuisine qui se devaient d'être non loin des cages d'escaliers.

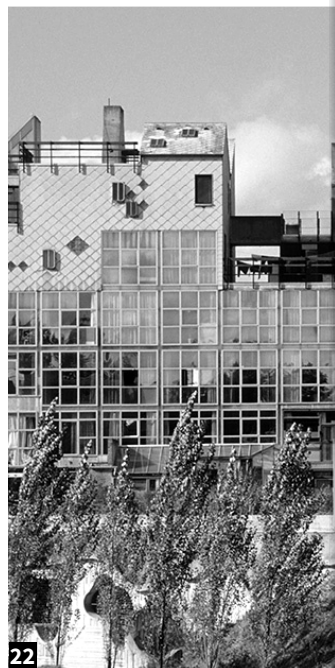
Durant le chantier, Friberger n'est pas satisfait de la réalisation finale, le constructeur n'a pas coulé les dalles de manière assez épaisses pour permettre la végétalisation du terrain et les premiers habitants ont la plupart opté pour l'occupation maximale des parcelles.

L'architecture à travers ses étapes de constructions, du début du chantier jusqu'à la phase des finitions, déroule une histoire dans le paysage urbain qui, même après réception de l'ouvrage bâti, continue de vivre et d'évoluer. C'est ce que Paul Virilio explique dans *L'insécurité du territoire* sous le terme de "durée-étendue". Cette notion, associée au bâti renvoie aux modifications temporelles et à la multiplicité des usages qu'en font les habitants ("l'écologie du domaine bâti"⁴⁶) et plus particulièrement à ceux qui viennent à dépasser, transgresser sa fonction et sa forme principale⁴⁷. Par cette notion d'usage et de temps, l'habitat évolutif peut-être une réponse pertinente à l'adaptation et à l'évolution des habitants leur permettant une grande liberté dans la conception. Différents moyens peuvent être utilisés afin d'arriver à concevoir ce type de logement : la flexibilité et l'élasticité. Ces deux termes se distinguent par leur notion d'échelle. Le premier étant lié à l'organisation interne et l'autre à l'évolution du bâtiment.

46/ Paul VIRILIO, *L'insécurité du territoire*, chap. 9, 1976. "Mais, pour bien comprendre le champ mis en œuvre par la durée-étendue du bâtiment, il faudra encore admettre que la perception comme l'utilisation de ces lieux sont différentielles, puisqu'une multitude de personnes en usent et en useront dans des compréhensions elles-mêmes divergentes : c'est l'écologie du domaine bâti."
47/ Ibid. "Si l'on peut affirmer qu'à travers l'héritage culturel, l'habitat capitalise l'habitude, les transgressions d'usage font fonction d'analyseurs de l'institution habitat au même titre que les déviances ou les délinquances vis-à-vis des institutions sociales."

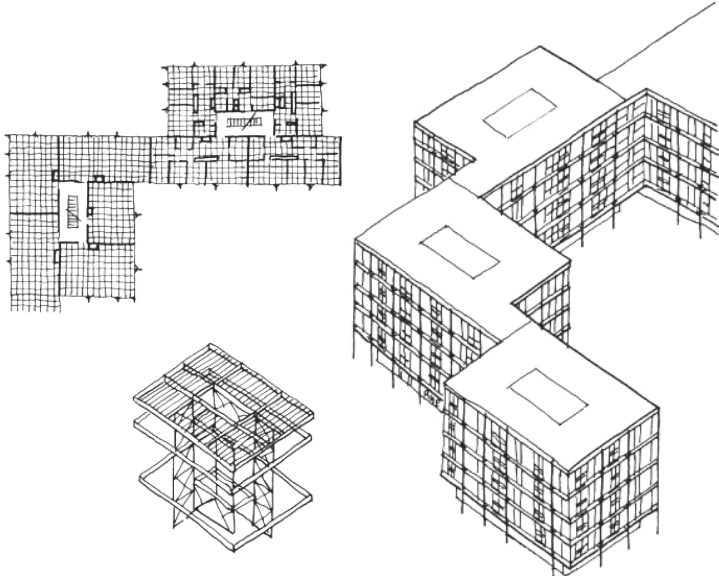


21



22

LA GRAND'MARE



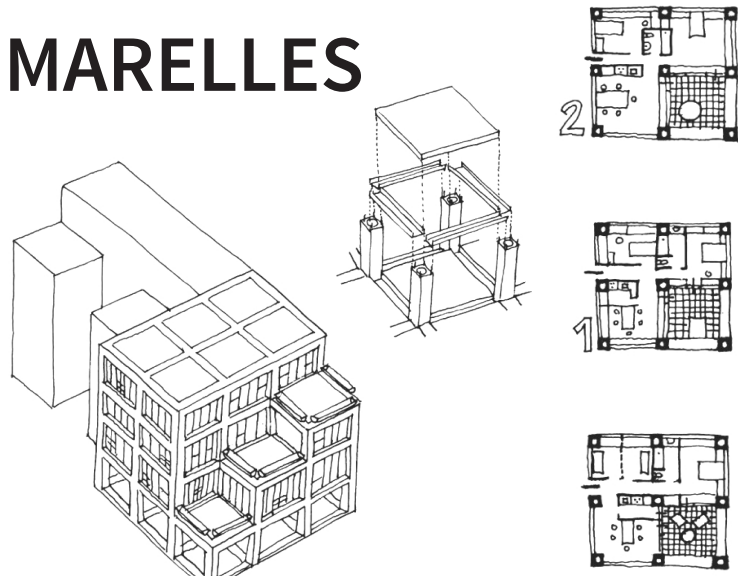
1969-1972 | Marcel Lods, Paul Depondt, Henri Beauclair | Quartier de La Grand'mare, Rouen, France

N'appréciant guère l'aspect figé des constructions en béton et soucieux de répondre à la forte demande en logements, l'architecte Marcel Lods préconise, dès les années 1930, la préfabrication en métal d'éléments standardisés. En 1962, en compagnie de Paul Depondt et Henri Beauclair, il fonde le GEAI (Groupement pour l'étude d'une architecture industrialisée) avec des industriels du verre et de l'acier. Ils élaborent deux prototypes qui leur permettront de poser les bases typologiques de futurs immeubles : des plots de quatre étages, un rez-de-chaussée consacrés aux espaces communs et techniques, une cage d'escalier centrale et une surface permettant d'installer trois à quatre appartements par niveau. Ce procédé élaboré par le GEAI permet une grande liberté de plans, tant dans l'agencement que dans la réaffectation d'espaces, ainsi que dans la mobilité des façades.

En 1968, le groupement obtient une commande de 500 logements sociaux à Rouen. L'ossature métallique des bâtiments est préfabriquée en usine ce qui permet un assemblage très rapide sur le site. Les 25 bâtiments poussent comme des champignons sur le chantier et sont construits en seulement 15 mois.

Après livraison de l'ouvrage, de nombreux problèmes apparaissent : vibrations, mauvaise isolation phonique, dégâts des eaux à répétition et une très faible résistance au feu qui entraîna des incendies mortels. Suite à ces multiples péripéties, certains bâtiments ont été démolis. Pourtant pensé pour être démontables, il ne reste aujourd'hui que 8 bâtiments. L'un d'entre eux a été racheté et réhabilité. De par sa flexibilité, il a pu accueillir un programme mêlant salle de sport, bureaux et logements.

LES MARELLES



1971-1975 | Bernard Kohn et Georges Maurios | Boussy-St-Antoine, France

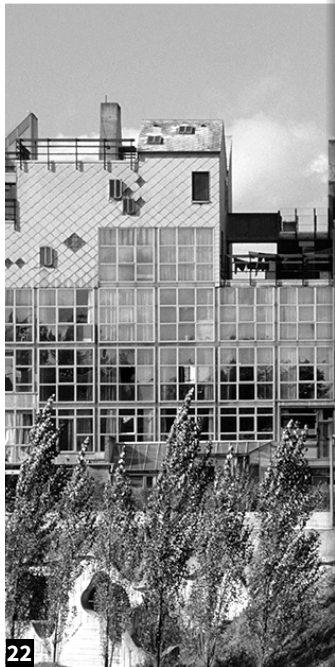
Les Marelles offrent la possibilité aux habitants de choisir l'agencement de leur appartement, sans aucune contrainte. Imaginé par Georges Maurios et Bernard Kohn, ce programme de 116 logements est remarquable autant sur le plan technique, que sociologique et participatif.

L'ossature des bâtiments, mise au point par l'architecte Georges Maurios après des années de recherches, offre une flexibilité totale en terme d'agencement. Les poutres et les poteaux en béton creux forment un réseau tridirectionnel de gaines permettant une disposition libre des pièces d'eau dans l'espace. Pour séparer et distribuer les pièces de l'appartement, un système de cloisons emboîtables et amovibles est mis au point. Les façades quant à elles sont des panneaux pouvant recevoir des huisseries variées. Sur le plan sociologique, l'objectif du programme était d'une part de permettre aux futurs habitants de concevoir eux-mêmes le plan de leur logement en fonction de leur besoin et/ou de leur contraintes budgétaires. Mais c'est aussi permettre à chacun de pouvoir l'agrandir ou de le diminuer au cours du temps, sans aucune contrainte si ce n'est l'accord du voisinage. Afin que les propriétaires conçoivent leur logement, les deux architectes emploient un psychosociologue chargé d'accompagner les habitants et de faciliter la conception de leur logement : une maquette au 1/10^e et un magnétoscope sont mis à disposition. Cette maquette, digne d'une maison de poupée, comprend chaque éléments de la structure technique (poteaux, chéneaux, plafond, escalier, terrasses...), des équipements et aménagements intérieurs (panneaux de façade, cloisons séparatives et distributrices, sanitaires, cuisine...) et une série de mobilier afin d'obtenir un résultat qui, une fois filmé à hauteur d'homme et projeté sur un écran de télévision, donne l'impression de visiter un véritable appartement.

Aujourd'hui, beaucoup ignorent que leur logement est évolutif.

L'architecture à travers ses étapes de constructions, du début du chantier jusqu'à la phase des finitions, déroule une histoire dans le paysage urbain qui, même après réception de l'ouvrage bâti, continue de vivre et d'évoluer. C'est ce que Paul Virilio explique dans *L'Insécurité du territoire* sous le terme de "durée-étendue". Cette notion, associée au bâti renvoie aux modifications temporelles et à la multiplicité des usages qu'en font les habitants ("l'écologie du domaine bâti"⁴⁶) et plus particulièrement à ceux qui viennent à dépasser, transgresser sa fonction et sa forme principale⁴⁷. Par cette notion d'usage et de temps, l'habitat évolutif peut-être une réponse pertinente à l'adaptation et à l'évolution des habitants leur permettant une grande liberté dans la conception. Différents moyens peuvent être utilisés afin d'arriver à concevoir ce type de logement : la flexibilité et l'élasticité. Ces deux termes se distinguent par leur notion d'échelle. Le premier étant lié à l'organisation interne et l'autre à l'évolution du bâtiment.

46/ Paul VIRILIO, *L'insécurité du territoire*, chap. 9, 1976. "Mais, pour bien comprendre le champ mis en œuvre par la durée-étendue du bâtiment, il faudra encore admettre que la perception comme l'utilisation de ces lieux sont différentielles, puisqu'une multitude de personnes en usent et en useront dans des compréhensions elles-mêmes divergentes : c'est l'écologie du domaine bâti."
47/ Ibid. "Si l'on peut affirmer qu'à travers l'héritage culturel, l'habitat capitalise l'habitude, les transgressions d'usage font fonction d'analyseurs de l'institution habitat au même titre que les déviations ou les délinquances vis-à-vis des institutions sociales."



CHAPITRE IV
JE CONÇOIS

L'architecture à travers ses étapes de constructions, du début du chantier jusqu'à la phase des finitions, déroule une histoire dans le paysage urbain qui, même après réception de l'ouvrage bâti, continue de vivre et d'évoluer. C'est ce que Paul Virilio explique dans *l'Insécurité du territoire* sous le terme de "durée-étendue". Cette notion, associée au bâti renvoie aux modifications temporelles et à la multiplicité des usages qu'en font les habitants ("l'écologie du domaine bâti"⁴⁶) et plus particulièrement à ceux qui viennent à dépasser, transgresser sa fonction et sa forme principale⁴⁷. Par cette notion d'usage et de temps, l'habitat évolutif peut-être une réponse pertinente à l'adaptation et à l'évolution des habitants leur permettant une grande liberté dans la conception. Différents moyens peuvent être utilisés afin d'arriver à concevoir ce type de logement : la flexibilité et l'élasticité. Ces deux termes se distinguent par leur notion d'échelle. Le premier étant lié à l'organisation interne et l'autre à l'évolution du bâtiment.

46/ Paul VIRILIO, *L'insécurité du territoire*, chap. 9, 1976. "Mais, pour bien comprendre le champ mis en œuvre par la durée-étendue du bâtiment, il faudra encore admettre que la perception comme l'utilisation de ces lieux sont différentielles, puisqu'une multitude de personnes en usent et en useront dans des compréhensions elles-mêmes divergentes : c'est l'écologie du domaine bâti."
47/ Ibid. "Si l'on peut affirmer qu'à travers l'héritage culturel, l'habitat capitalise l'habitude, les transgressions d'usage font fonction d'analyseurs de l'institution habitat au même titre que les déviances ou les délinquances vis-à-vis des institutions sociales."

CHAPITRE IV

JE CONÇOIS

RÉINVENTER PAR L'INTÉRIEUR

Agrandir la surface des pièces pour une flexibilité quotidienne
Modifier les espaces pour une flexibilité à plus long terme

AGRANDIR PAR L'EXTÉRIEUR

La terrasse : un espace potentiel
Explorer les possibilités

RÉINVENTER PAR L'INTÉRIEUR

Entre 1960 et 1970, certains architectes cherchent à sortir du coffrage tunnel⁴⁸ qui aboutissait à créer des plans figés pour pouvoir s'ouvrir à des structures plus flexibles. La création du plan libre dans les années 20 a été une innovation technique majeure car révolutionnaire dans la conception et la destination des lieux. Grâce à l'absence de murs porteurs, les plans d'étages et par conséquent les espaces intérieurs des logements deviennent d'une grande flexibilité permettant une liberté à la fois pour le concepteur que pour l'habitant. Au moment de la conception, ce procédé donne la possibilité de créer une mixité du point de vue des typologies de logements ainsi que du programme : il permet de faire évoluer l'organisation et la distribution interne des logements et de changer la destination du bâti à travers le temps.

48/ Coffrage tunnel : "Système de coffrage permettant de réaliser simultanément des voiles et le plancher qu'ils supportent". Définition d'après le dictionnaire professionnel du BTP (Bâtiment et travaux publics)

**AGRANDIR LA SURFACE
DES PIÈCES POUR UNE
FLEXIBILITÉ QUOTIDIENNE**

L'acte d'agrandir une pièce résulte d'une multiplication d'usage dans un même espace : accueil de nombreuses personnes pour un repas familial, anniversaire, etc. Les cloisons mobiles sont un système de parois pouvant répondre à ce besoin. Employées traditionnellement dans la maison japonaise, elles viennent délimiter l'espace interne comme externe. Les parois attribuées aux murs extérieurs de la maison, sont souvent composées de carreaux de verre (côté extérieur) et revêtu de papier (côté intérieur). Tant dis que les cloisons qui viennent délimiter les pièces intérieures sont opaques car réalisées en bois plein. Cette mobilité des cloisons est rendue possible par la structure poteau-poutre des constructions en bois nippones. Ce système permet d'offrir un caractère différent aux pièces en fonction de son ouverture et a été repris par les architectes occidentaux et réinterprété dans leurs réalisations.

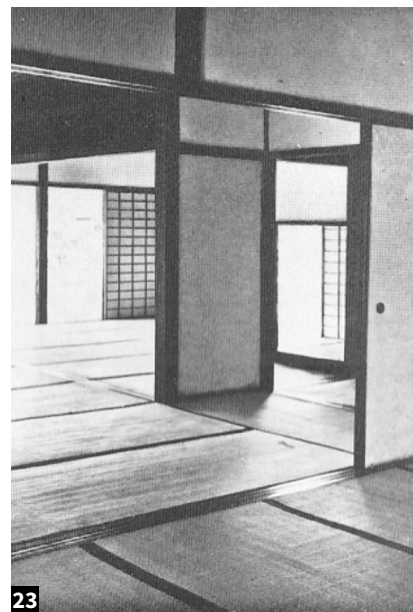
La flexibilité légère des cloisons coulissantes permet aux locataires et aux propriétaires de modifier son logement sans travaux et de manière rapide. Cependant, elle ne répond qu'à un besoin d'adaptation à l'échelle du quotidien et ne peut satisfaire l'évolution de la structure familiale puisque la création ou l'agrandissement d'un espace se fait au détriment d'un autre. De plus, la cloison mobile n'offre pas la même intimité que des parois classiques. Ce manque d'intimité peut être inconfortable pour certaines personnes.

**MODIFIER LES ESPACES
POUR UNE FLEXIBILITÉ
À PLUS LONG TERME**

Auparavant, l'habitat collectif français était construit sur une base de refends⁴⁹ parallèles. Afin de se soustraire à la rigidité traditionnelle du plan, des architectes ont développé leurs réalisations autour de deux systèmes structurels : la structure poteau-poutre et la structure de refend porteur permettant de plus grandes portées. Dans le premier cas, la totalité du plan du bâtiment est libre, alors que dans le deuxième, seul l'espace du logement l'est. Ces deux procédés ont la particularité de ne pas avoir la contrainte des refends porteurs ce qui permet à l'espace interne des logements d'être dégagé. Par conséquent il donne la possibilité de cloisonner ou de décroisonner sans limite. L'aménagement du logement se fait donc par la pose de cloisons. Celles-ci peuvent être classiques (en plaque de plâtre) donnant la possibilité de les démolir facilement pour pouvoir agrandir la surface d'une pièce. Mais il est possible d'éviter la démolition en utilisant des composants démontables comme la paroi amovible. Au 20^e siècle des architectes tels que Jean Prouvé ont expérimenté la fabrication de l'architecture en usine et ont questionné les éléments qui relevaient du composant industriel démontable, renouvelable ou encore ceux qui relevaient du structurel. Il élabore entre 1942 et 1949 des maisons où chacun des éléments, fournis en pièces détachées, pouvait être monté facilement par tout individu. De nombreuses opérations de logements ont aussi fait appel à ces différents procédés, comme dans le cas de la résidence *Les Marelles* qui utilisent

des parois amovibles afin de permettre la modification du rapport d'une pièce à une autre dans le temps. Par ce système réversible, elles peuvent être démontées, puis remontées à tout moment rendant l'espace interne du logement d'une grande flexibilité.

Cette flexibilité confère au logement un véritable potentiel permettant de générer de l'espace selon trois dimensions : l'agrandissement de la surface d'une pièce, la modification du rapport entre les pièces et une diversité de typologie de logements.



23



24



25

23/ Photographie de l'intérieur d'une maison japonaise traditionnelle.
24/ Jean PROUVÉ, Architectures démontables, 1942 à 1969
25/ Jean PROUVÉ, Maison démontable 6X6, 1944

49/ Mur de refend : "Mur séparatif et porteur dans un bâtiment". Définition d'après le dictionnaire professionnel du BTP (Bâtiment et travaux publics)

AGRANDIR PAR L'EXTÉRIEUR

L'évolutivité d'un bâtiment est aussi permise par son élasticité, c'est-à-dire grâce à l'ajout d'une surface en plus de l'espace existant. Cette augmentation est en partie due à l'évolution du noyau familial et peut être réalisée de différentes façons grâce à l'espace extérieur.

L'espace extérieur privatif est une qualité précieuse pour un logement et ce depuis les années 70. Dans l'appartement, il est une réinterprétation du jardin, d'un espace de loisirs, mais il est aussi un outil majeur de conception pour l'architecte.

LA TERRASSE : UN ESPACE POTENTIEL

Une grande partie de l'habitat évolutif se construit sur un système de grille pouvant accueillir des espaces intérieurs comme extérieurs. La terrasse fait donc partie du quadrillage en tant que pièce à part entière. Celle-ci est prévue comme une surface viabilisée pouvant se transformer en pièce intérieure en cas de besoin. Ce possible changement d'usage on le retrouve dans le projet *Les Marelles* de Georges Maurios à Boussy st Antoine. Ces espaces de 21m² pouvaient devenir des pièces indépendantes permettant d'accueillir de nouveaux membres dans la famille, que ce soit des enfants ou des parents vieillissants. Avec une telle surface on imagine la possibilité de créer deux chambres de 10m², une suite parentale ou encore un atelier, un bureau.

Mais malgré que la résidence des Marelles permette cet agrandissement, aucune modification n'a été faite à ce jour. La terrasse est devenue un espace essentiel dans la qualité de l'habitat et est très appréciée par les habitants. La supprimer reviendrait à perdre une pièce de l'appartement qui est souvent primordiale pour ses usagers. La mise en œuvre coûteuse peut aussi être une des raisons de l'échec de ce procédé. Il faudrait construire une enveloppe à la terrasse en prolongeant le toit, et ajouter de nouvelles façades. Mais, il faut aussi prendre en compte l'état d'esprit de la société contemporaine dans cet échec. L'architecture évolutive est fondée sur le rêve d'un habitant bricoleur, engagé dans son logement.

EXPLORER LES POSSIBILITÉS

“On est sûr de quelque chose que tout le monde sait faire : habiter.”
Laurent Boijeot

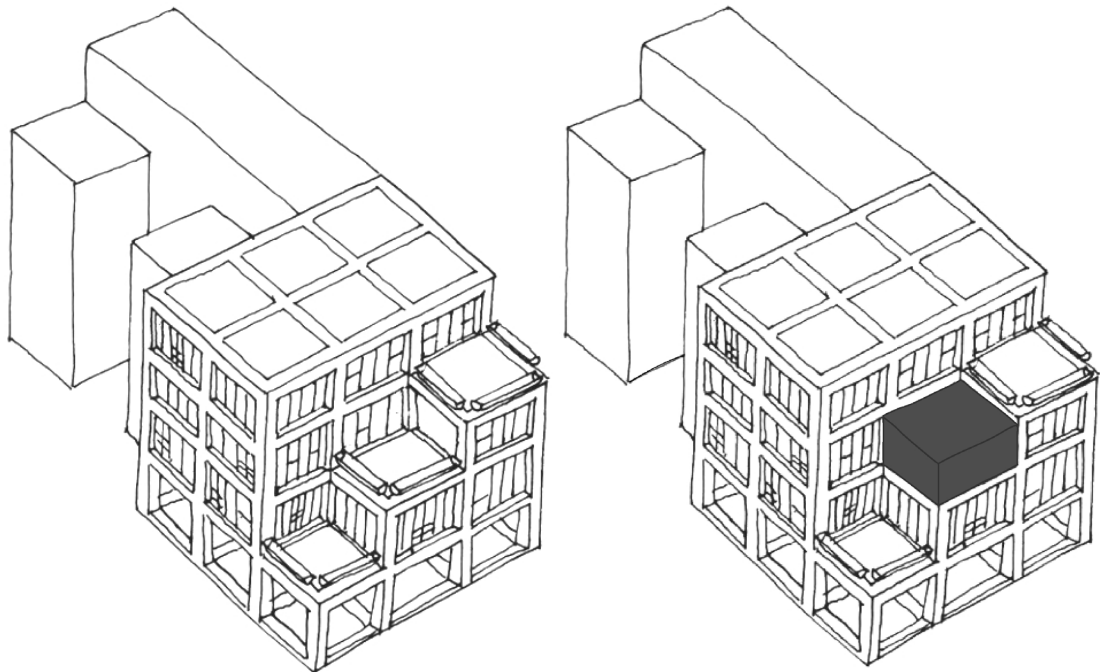
Habiter, c'est ce que le collectif d'artistes Boijeot.Renauld met en scène lors de leur traversée dans l'espace public. Pour questionner ces interventions sur le fil de la légalité, nous avons fait appel, durant les rencontres de l'InSitu Lab, à Laurent Boijeot du collectif d'artistes Boijeot.Renauld. Leurs interventions visent à explorer les limites de la loi en investissant et en bousculant l'espace public avec du mobilier urbain. Des actions engagées, partagées et partageables qui font de ces situations hors du commun, une communauté. Les habitants, les passants deviennent une matière, un moteur à leur performance. Cette résidence urbaine, à la limite de ce qui est autorisé et interdit, est une prise de risque. Parfois acceptés, parfois rejetés, leur cohabitation dans l'espace public est souvent interrogée. Est-ce bien autorisé ? Laurent Boijeot nous répond que dans le “droit, cet encombrement est relatif et que les autorités peuvent seulement demander le déplacement du mobilier”. Cette intervention m'a permis de me questionner sur les cadres légaux. Qu'est-il autorisé en France vis-à-vis de l'habitation ? Que peut encore faire l'habitant après avoir reçu l'ouvrage ?

“Les droits à construire résultant des règles de gabarit, de hauteur, d'emprise au sol ou de coefficient d'occupation des sols fixées par le plan local d'urbanisme, le plan d'occupation des sols ou le plan d'aménagement de zone sont majorés de 30 % pour permettre

l'agrandissement ou la construction de bâtiments à usage d'habitation, dans les conditions prévues au présent article. Cette majoration s'applique dans les communes dotées d'un plan local d'urbanisme, d'un plan d'occupation des sols ou d'un plan d'aménagement de zone en vigueur à la date de promulgation de la loi n° 2012-376 du 20 mars 2012 relative à la majoration des droits à construire.”
Code de l'urbanisme, Livre Ier, Titre II, Chapitre III, Article L123-1-11-1

Ici, l'article L123, nous montre qu'il est permis au propriétaire d'étendre la surface constructible de sa maison de 30%. Ainsi une maison de 100 m² pourra voir sa surface augmenter de 100 x 30 % soit de 30 m² faisant passer la zone habitable à 130 m².

Notes. *Le temps peut alors devenir une dimension architecturale où l'habitant à le droit de prendre le temps de construire à son rythme. Comme nous le démontre le studio Elemental avec son projet Quinta Monroy. Un projet peut ne pas être fini, immuable. Grâce à ces structures permissives, l'habitant peut faire évoluer le bâtiment dans le temps selon sa capacité financière. Le processus de construction suit d'abord une logique sur un temps court qui est celle de la création de la structure de base proposée par le studio et construite par la maîtrise d'ouvrage. Vient ensuite une logique plus longue qui est celle de l'appropriation par les habitants. Chacun peut avancer à son rythme en fonction de ses moyens financiers et de son temps libre.*



26

26 / Les Marelles . Axonométries avec l'ajout d'une pièce en terrasse.

CONCLUSION
VERS LE PROJET

CONCLUSION

VERS LE PROJET

VERS UNE ARCHITECTURE APPROPRIABLE

MES AVANCÉES, MES OBJECTIFS

LE SITE DU PROJET

VERS UNE ARCHITECTURE APPROPRIABLE

Aujourd’hui, face au logement standard, à une multiplicité des modes de vie et à la crise environnementale, mon projet de diplôme questionne la manière dont il est possible de réinventer le logement afin de proposer de nouvelles manières d’habiter. Le rôle de la maison est d’offrir, par essence, un abri. Un lieu qui, par son toit, est capable d’assurer à celui qui l’habite une protection face aux intempéries et qui, grâce à ses murs, préserve son intimité. Cela implique que cette architecture doit être robuste afin d’affronter physiquement les contraintes environnementales qu’elle subit, tout en répondant aux besoins vitaux et sociaux de l’habitant qui va vieillir avec elle et qui un jour, va laisser place à un autre occupant. Les notions de solidité et d’usage sont donc indissociables à l’habitat qui se doit de traverser, de vivre et d’évoluer avec de nombreuses générations. Il est donc fondamental de porter une attention toute particulière à sa réalisation tant physique que conceptuelle : le bâtiment doit pouvoir s’adapter aux modes de vie qui évoluent sans cesse. Permettre la modification pour que chaque personne puisse s’approprier son habitat, c’est imaginer un système constructif qui soit montable, démontable, déplaçable afin que l’habitat puisse s’adapter et évoluer aux rythmes de notre société et qui, par conséquent permettraient au cours du temps de s’adapter à l’évolution de chaque foyer, à leur spécificité. C’est en laissant place à un vide exploitable et en construisant de façon non figée avec des matériaux bruts, qu’il est possible de rendre compte d’une architecture à s’approprier, à venir investir : il s’agit de donner de l’impulsion à l’appropriation

et de ne pas contraindre par la forme afin de laisser place à des ouvertures possibles pour des usages libres et multiples.

Ces pistes de réflexions, parcourues tout au long du mémoire ont aussi montré qu’en habitant et en construisant son propre lieu de vie, l’habitant se reconstruit lui-même. S’inscrire dans le désir de bâtir ensemble a pour objectif d’inventer une vie plus riche entre voisins qui par cette expérience d’appropriation partagée peut amener à tisser des liens entre chaque individu. Cette perspective met en avant la communauté ainsi que les aptitudes et la part d’inventivité des habitants à auto-construire leur habitat. C’est à l’architecte que reviendrait la conception de l’enveloppe structurelle, des façades, des terrasses, de la distribution des réseaux, des circulations et des parties communes. Après livraison du bâti, chaque propriétaire peut aménager l’espace selon ses moyens, son temps et ses capacités financières. L’habitat ainsi pensé doit pouvoir proposer de nombreux outils et dispositifs pour accompagner l’habitant dans l’adaptation de son logement. Je tiens à appuyer sur la notion d’accompagnement. Les habitants ne sont pas architectes, c’est pourquoi il est nécessaire de les guider dans la création spatiale.

Le fonctionnement de l’habitat évolutif repose sur l’investissement de l’habitant dans son logement. Différents motifs peuvent motiver ou freiner son utilisation.

- La difficulté de mise en œuvre des dispositifs. Les travaux peuvent être un frein à l’évolution du logement.
- La difficulté de se projeter dans un espace vide.

- Le temps d’adaptation au logement. C’est dans la pratique du quotidien que l’habitant prend conscience de ses besoins et des modifications nécessaires.
- Le manque d’offre de logement correspondant aux attentes des familles. Lorsque les modifications sont faites dès l’entrée dans le logement c’est notamment dû au manque d’offre sur le marché de l’immobilier. Les surfaces proposées se réduisent de plus en plus dans les nouvelles constructions, les familles préfèrent donc parfois se tourner vers des logements plus anciens qu’ils adapteront.
- Le statut du logement (propriété ou location). La plupart des modifications de l’habitat évolutif sont destinées aux propriétaires. Les logements en location ne subissent pas de gros travaux. La cloison amovible est donc une réponse intéressante pour l’appropriation du logement pour les locataires.

MES AVANCÉES, MES OBJECTIFS

Les recherches menées ici alimentent mon projet et ouvrent sur différents questionnements :

1. Afin d’accompagner les habitants, sans jouer le rôle du concepteur pour ne pas les influencer, j’ai travaillé sur des outils participatifs d’aide à la conception. L’objectif était de sortir de la rigidité du plan afin de permettre une meilleure compréhension des volumes et de l’agencement des pièces. Chacun des outils propose différentes étapes de conception avec les habitants. Ceux-ci pourraient être mis à disposition des propriétaires afin qu’ils puissent concevoir leur logement après réception de l’ouvrage. La volonté est que le

logement résulte de la création et des décisions propres à chaque habitant.

2. Pour ce qui est de la construction du bâti, j'ai étudié les possibilités pour l'habitant :

- D'aménager son habitat grâce à des assemblages visibles qui permettront la compréhension du projet et son appréhension dans le processus d'appropriation
- de l'agrandir grâce un système d'enveloppe externe.

A présent, je cherche à donner forme au processus afin de le rendre viable. Il s'agit de concevoir des solutions techniques et économiques tout en déterminant une esthétique singulière à chacun des logements : à partir d'éléments du marché du bâtiment standards, facile d'accès, pour la construction intérieure et grâce à des expérimentations que j'ai pu mener pour ce qui est de l'enveloppe externe.

3. Pour finir, je m'interroge sur la façon de proposer les éléments de construction et la manière de communiquer le projet aux habitants qui succéderont les premiers occupants.

LE SITE DU PROJET

La ville de Strasbourg a décidé de mettre en vente le terrain se situant au 1 chemin de Marais Saint Gall. Ce terrain a fait l'objet d'une consultation lancée par la ville à la fin de l'année 2017.

Présentation de la situation du site, de ses abords indiquant les constructions et les éléments paysagers existants.

Situé à Strasbourg, à l'entrée du quartier de Koenigshoffen, non loin du cimetière Saint Gall, le site se trouve dans un secteur en devenir où de futurs projets immobiliers sont programmés le long de la route des Romains dû à l'arrivée du tramway dans le quartier. Sa situation à proximité du Parc Naturel Urbain, nécessite de respecter les orientations du parc.

Un travail plus spécifique quant au traitement paysager est à développer dans un secteur où une recomposition urbaine et paysagère est à assurer.

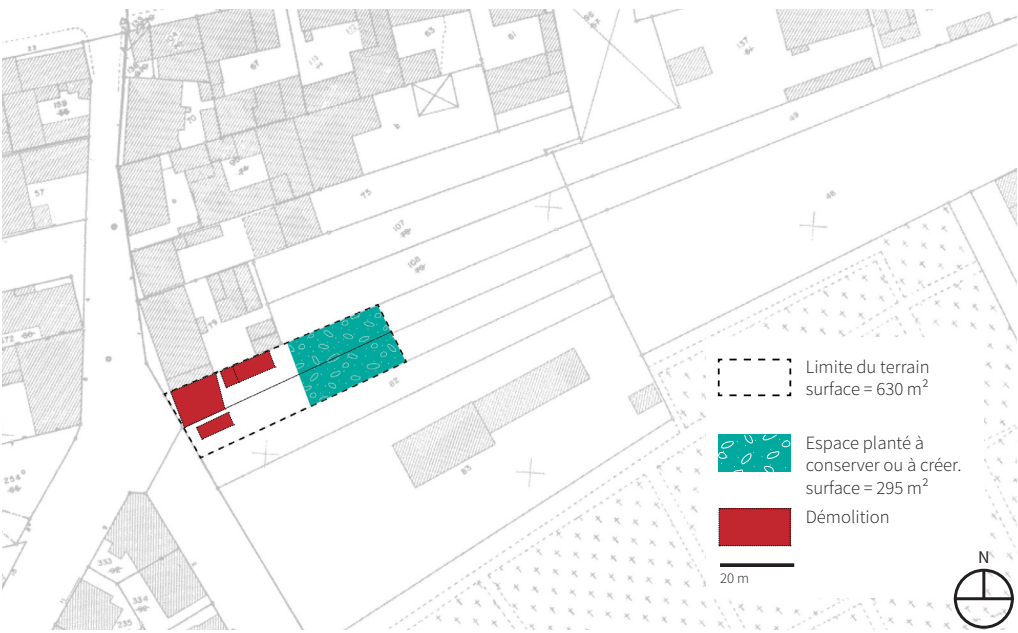
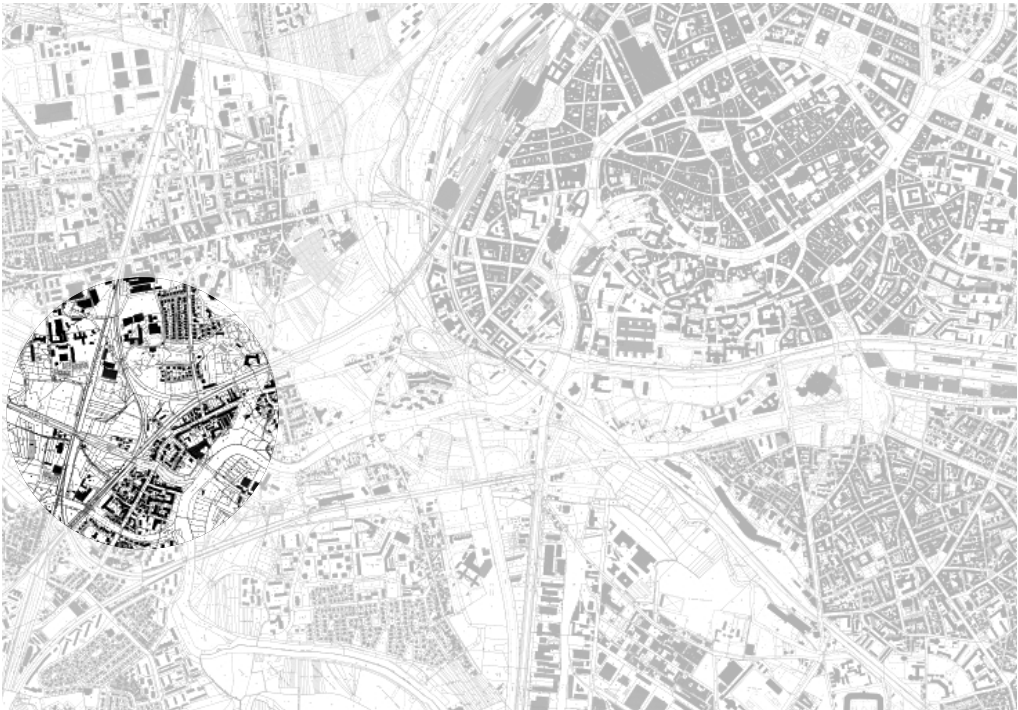
La parcelle, tout en longueur, forme un rectangle et est délimité par la parcelle d'habitation 79 et le chemin du Marais Saint Gall. Sur une surface de 630m², l'arrière du terrain correspond à un espace planté du Plan Local d'Urbanisme d'une superficie de 295m² où il est impossible de construire car uniquement consacré à des aménagements verts.

Actuellement occupé par un immeuble d'habitation vétuste, la totalité du bâti fera l'objet d'une démolition par la Ville de Strasbourg.

Accès au site

L'accès actuel au terrain se fait depuis le domaine public à partir de la rue de la Tour et du Chemin du Marais Saint Gall.

Une orientation toute particulière doit être portée à la qualité paysagère du projet ainsi qu'à son aménagement des espaces extérieurs pour répondre aux orientations du Parc Naturel Urbain. Suite à l'étude du Plan Local d'urbanisme, la constructibilité du terrain se fixe à un maximum de 470 m² de surface de plancher. Le futur bâti qui s'inscrira dans cette surface doit être parfaitement intégré au paysage environnant du quartier afin de participer au développement de la biodiversité de la ville.-



1 Chemin du Marais St-Gall
STRASBOURG / KOENIGSHOFFEN

MAÎTRE D'OUVRAGE



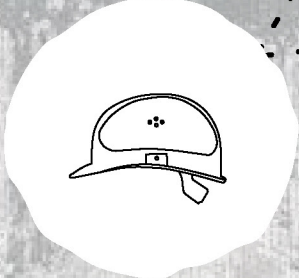
Ville de Strasbourg

LIEU D'IMPLANTATION



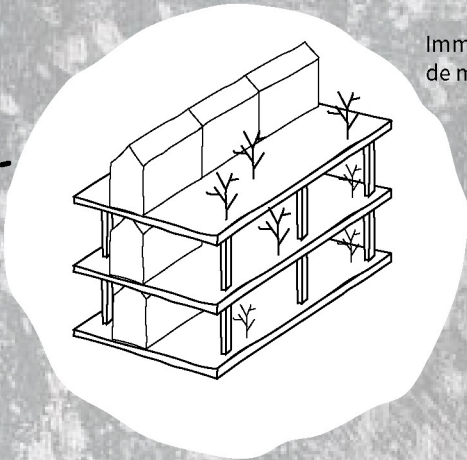
1 chemin du Marais St-Gall
Strasbourg / Koenigshoffen

PARTENAIRES



- Promoteur immobilier
- Bailleur social
- Bureau d'études techniques :
structure, énergie, fluide, ...
- Entreprise de construction

CONSTRUIRE

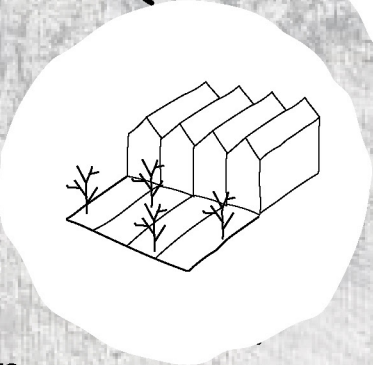


Immeuble d'habitations
de maisons individuelles

CONSTRUIRE



Chaque habitat possède une
couverture, une structure en
attente permettant l'extension
du noyau initial selon les
besoins futurs du propriétaire



Maisons individuelles
en bande

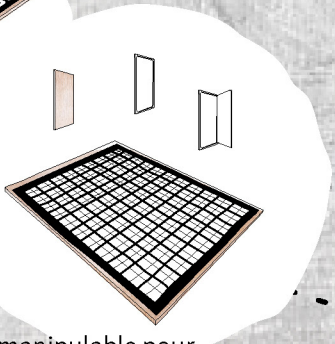
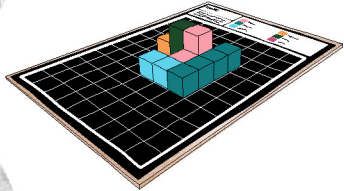
FUTURS HABITANTS



- Familles monoparentales, classiques, recomposées, célibataires, jeunes couples
avec ou sans enfants, personnes retraitées ou encore jeunes travailleurs, ...
- Ménages modestes à pauvres.
- Habitants bricoleurs, engagés dans leur logement

CONCEVOIR

établir la configuration
des pièces



Plan manipulable pour
faciliter l'agencement
de l'habitation par les
propriétaires

HABITER



HABITER AUTREMENT

CARTE POSTALE

Fouillant dans les documents des archives de la ville, je découvre une photographie qui s'était glissée entre deux étagères. L'attrapant du bout des doigts, j'aperçois à son dos une date écrite à la main. 2020. Je la retourne et la contemple d'un œil distant avec une sensation étrange de déjà-vu. Je la rapproche donc au plus près de mon visage, pour pouvoir la regarder plus attentivement et la décrypter dans ses moindres détails. Mes yeux se mettent alors à balayer la photographie comme pourrait le faire un scanner dans le but de garder en mémoire tous les éléments.

Au premier plan, il y a un banc. Personne n'est assis dessus et pourtant il y a beaucoup de monde qui gravite autour. Et pour cause, les passants semblent préoccupés, ils courent dans tous les sens. Pourquoi sont-ils si pressés ? De hauts bâtiments les entourent. Alignés les uns à côté des autres, les immeubles viennent à dessiner la rue. Une rue, qui me paraît bien trop étroite pour la foule qui y passe... A cet instant, mon œil est attiré par quelque chose. Mon regard se

fige. J'aperçois un symbole sur un des pavés. Mon esprit s'emballe. Cet élément me semble si familier. Je ne saisis pas. Est-ce ma ville ? Troublée, mes pensées se plongent au cœur de cet objet que j'ai entre les mains. J'essaie de comprendre, de recomposer le passé. Je perçois des mouvements, je ressens des sentiments... Puis, une impulsion douce m'emporte et me guide au plus près de cette image, tout mon corps est comme absorbé, plongé au plus profond de cette photographie... Je m'en vais...

C'est ici que tout commence. Je m'appelle Violette, et voici mon exploration.

Immersion en 2020. Je lève mon regard. Le ciel est gris, pesant, la pluie claque contre les pavés et le vent tourne sur lui-même à toute vitesse. Au-dessus des maisons, j'aperçois plusieurs têtes de grues qui se désarticulent sans cesse. Malgré le brouhaha de la ville j'arrive à percevoir le son des changements qui s'opèrent dans ce quartier, du travail

qui se trame : le cri des hommes qui sont sur le chantier, les métaux qui se percutent, les grues qui grincent, le moteur des engins qui grognent. Assise sur le banc, j'observe cette vie comme une véritable ethnologue. Les gens passent, se croisent, se bousculent, des regards s'échangent rapidement, on s'observe furtivement. L'homme analyse-t-il l'autre dans chacun de ses mouvements ? Ou est-ce que ce regard qu'il porte sur l'autre est une façon d'entrevoir, de chercher une certaine humanité, dans cette ville où chaque être semble détaché des uns et des autres ? Décidant de faire partie de cette expérience, je me lève et parcours la rue. Progressivement mon corps prend de l'élan et vient à se dépêcher à son tour. La ville me semble être un manège à échelle humaine, où sa musique et ses éléments vivants entraînent et rythment mon pas. Je n'arrive pas à distinguer si cette sensation m'est agréable. Apparemment elle ne l'est pas. Mon corps et mon esprit quittent cet endroit.

Retour aux archives. J'ouvre les yeux. Le corps tremblant, je prends de la distance et respire. Je commence à comprendre. Cette ville était bien la mienne, mais loin d'être la même...

Face à cette incompréhension, je souhaite vous décrire ma ville. Une ville différente mais qui est étrangement aussi la vôtre. Prenez ce récit comme une sorte de carte postale immersive que je vous envoie. Oubliez la nostalgie et rêvez du futur. Loin de toutes ces idées préconstruites que vous avez au fond de vous.

Hommes du passé, imaginez, rêvez, croyez.

Visite en 3020. Le ciel n'est pas pur mais pourtant l'horizon s'ouvre largement sur le paysage. De hauts arbres s'élèvent sur la rue, les jardins, les terrasses, les toits. Les murs des bâtiments n'ont rien d'uniforme ou de sinistre. Au contraire, chaque façade déploie le charme d'une architecture variée et hétéroclite, formant un ensemble cohérent. Les bâtisses sont

à l'image d'une population mixte. Une yourte en bois peint jouxte la médiathèque de branches fragiles tandis qu'une maison au couleur du ciel se repose sur le toit terrasse d'une autre habitation. Entre ces bâtiments, quelques commerces. Leurs enseignes arborent des poèmes suspendus au-dessus de leurs portes, illustrant les talents des artisans dont la ville fourmille.

Enfin, partout, sur d'immenses bancs aux couleurs diverses, les habitants profitent d'une minute de leur temps pour entretenir avec d'autres des conversations animées afin de faire connaissance. Les passants se croisent joyeusement, se sourient. La ville reflète l'esprit, l'attitude de ses habitants.

Je termine ici, en pensant que les hommes sont intimement liés à la ville, à son évolution. Changez les espaces de votre ville et vous changerez les hommes et surtout les rapports qu'ils ont entre eux, comprenez-le. Cette exploration que je vous partage est un message. Vous qui me lisez,

hommes du passé, gardez en mémoire cette carte postale. La ville changera, car vous la changerez.

Bien à vous,

Violette



REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier sincèrement les personnes qui m’ont accompagné et guidé tout au long de ce mémoire :

À Michel VOLMER et Danielle MARTIN, mes directeurs et lecteurs de mémoire,

Au laboratoire URBEXlab composé de Pauline GIRARD, Sandrine NEF, Clémence OLLIER, Ossiann ROUX et Julien TAMINI, avec qui j’ai partagé des moments d’ateliers et de réflexion dans la joie et la bonne humeur,

À Jean OBRECHT et Éric MENAULT, nos accompagnants lors de nos ateliers,

À Joëlle GERBER, Margot SIBLER et Adriana CAVANI, pour leur accueil et pour nous avoir permis de mener des ateliers à la Maison du Jeune Citoyen de Schiltigheim,

À l’ensemble de l’équipe de l’InSitu Lab, pour ces deux années qui marquent un tournant particulier dans mon parcours personnel et surtout professionnel,

Mais aussi à ma famille et à mes amis qui m’ont toujours soutenu.

MERCI !

BIBLIOGRAPHIE

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier
l'accompagnement

À Michel VOLMER
lecteurs de nos at

Au laboratoire
Sandrine
TAMINI, a
réflexion

À Jean OBER
de nos at

À Joëlle G
leur accu
à la Maiso

À l'ensem
années q
parcours

Mais auss
soutenu.

MERCI !

_ARNSTEIN Sherry, “A Ladder Of Citizen Participation”, *Journal of the American Planning Association*, vol 35, no. 4,1969.

_BACHELARD Gaston, *La poétique de l’espace*, 1957, Paris, Les Presses universitaires de France, 1961.

_BOUCHAIN Patrick, *Construire ensemble le grand ensemble, Habiter autrement*, Actes Sud Beaux Arts, 2010, 72 pages, Collection L’impensé.

_CÉRÉZUELLE Daniel, “Crise du «savoir habiter», exclusion sociale et accompagnement à l’autoréhabilitation du logement”, IDEES, no. 05, 2007, entreprises et biens publics.

_COMMESSIE Fabienne et MARTIN Stéphanie, “Modes de vie et formes urbaines... Une adéquation construire ?”, in Anne PONS (dir.), *Les notes de l’ADEUS*, juillet 2017.

_CHOAY Françoise, *La terre qui meurt*, Edition Fayard, 2011, 112 pages, Essais.

_CHOLLET Mona, *Chez soi, une odyssée de l’espace domestique*, Ed. La découverte, Paris, 2015.

_DURAND Anne, *Mutabilité urbaine, la nouvelle fabrique des villes*, In Folio, 2017, 256 pages, Collection Archigraphy Poche.

_FISCHER Gustave-Nicolas, *La psychosociologie de l’espace*, PUF, Que-sais-je ?, 1981.

_GOETZ Benoît, *Théorie des maisons, l’habitation, la surprise*, Verdier, 2011, 204 pages, collection “art et architecture”.

_HALLAUER Édith, *Habiter en construisant, construire en habitant : la “permanence architecturale”, outil de développement urbain ?*, [en ligne] <<http://metropoles.revues.org/5185>>, 15/12/15.

_HEIDEGGER Martin, “Bâtir habiter penser”, 1951, in *Essais et conférences*, traduction A. PRÉAU, Paris, Gallimard, 1958.

_HERTZBERGER Herman, *Leçons d’architecture*, Gollion, Infolio, collection Archigraphy, 2010

_JEANNIARD Lucile, *Trois ans d’habitat participatif : “pas facile tous les jours”*, [en ligne] <<https://www.rue89strasbourg.com/habitat-participatif-ce-netait-pas-un-pari-gagne-davance-39103>>, 25/05/2013

_KOOLHAAS Rem, *La ville générique* (1994), in *Junkspace*, Ed.Payot, 2011, Coll. Manuels Payot.

_LE CORBUSIER, *Entretien*, Editions de Minuit, 1957.

_LE CORBUSIER, *La Charte d’Athènes*, Editions de Minuit, 1957.

_LEFEVRE Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Éditions Anthropos, 1968

_LÉGER Jean-Michel, *Usage*, Ed. de La Villette, 2012, 79 pages.

_LENNE Frédéric, *(Re)construire la ville sur mesure*, La découverte, 2016, 152 pages, Collection Dominique Carre.

_LÉVINAS Emmanuel, *Totalité et infini, Essai sur l’extériorité*, 1961.

_PAQUOT Thierry, “Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire... “, Informations sociales, vol. 123, no. 3, 2005.

_PAQUOT Thierry, *Repenser l’urbanisme*, In Folio, 2013,160 pages, Collection Archigraphy Poche.

_SANSOT Pierre, *La marginalité urbaine*, Rivages, 2017, Collection Rivages Poche Petite Bibliothèque.

_SIMMEL Georg, *Pont et porte*, La tragédie de la culture : et autres essais 1909, Paris, Rivages, 1993.

_SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l’esprit*, Editeur Payot, 2013, Collection Petite Bibliothèque Payot.

_VIRILIO Paul, *L’insécurité du territoire*, Paris, Galilée, (1976), 1993

Mémoire d’accompagnement de projet
Sous la direction de Michel VOLMER

Lucile VALCHER
DSAA InSitu Lab
mention design d’espace
lycée Le Corbusier
Illkirch-Graffenstaden
2017 | 2018

Mémoire d'accompagnement de projet
Sous la direction de Michel VOLMER

Lucile VALCHER
DSAA InSitu Lab
mention design d'espace
lycée Le Corbusier
Illkirch-Graffenstaden
2017 | 2018